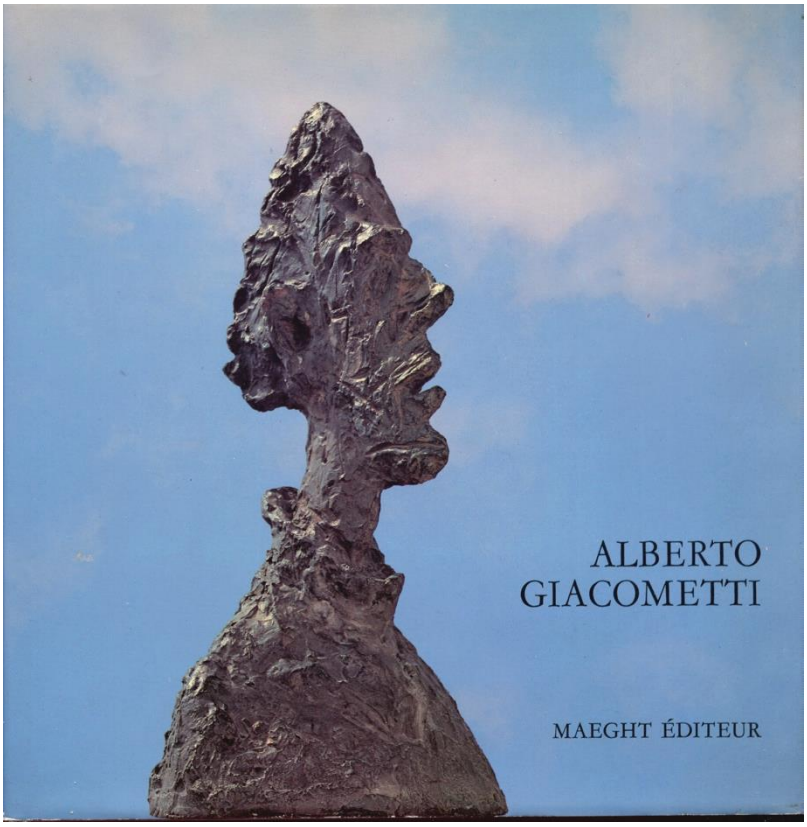
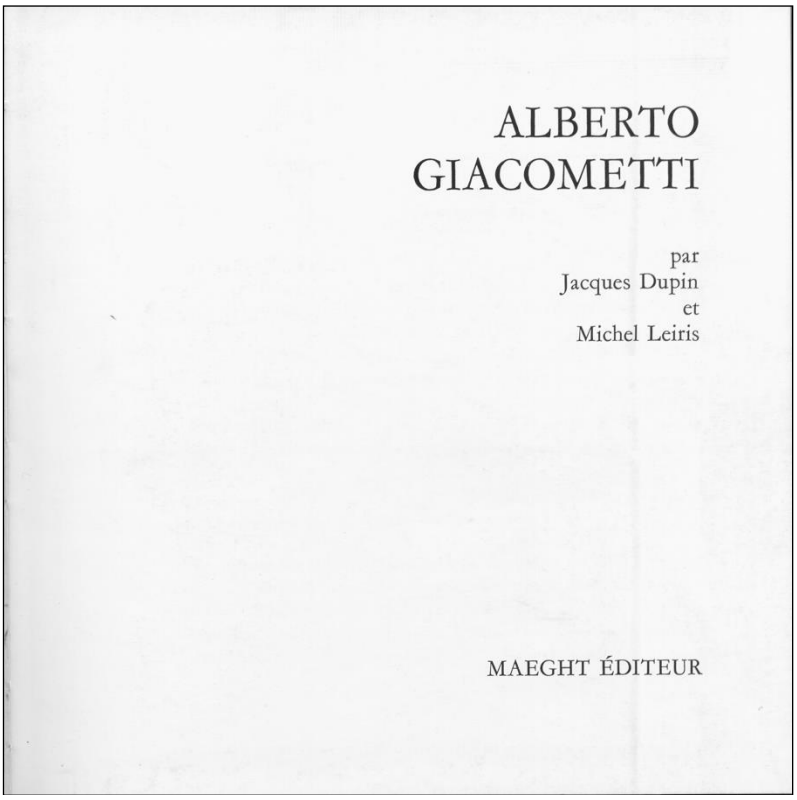
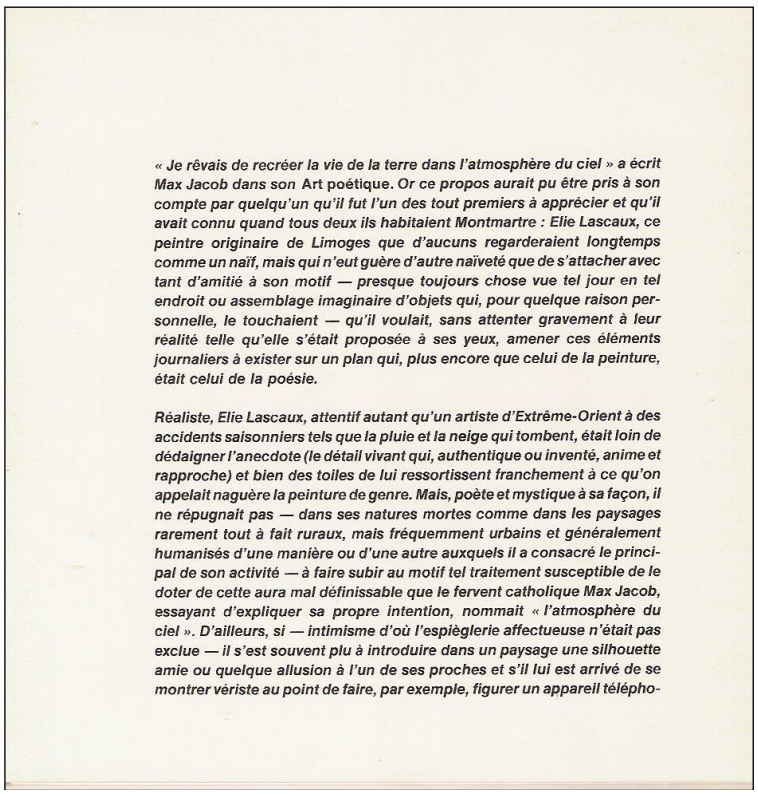




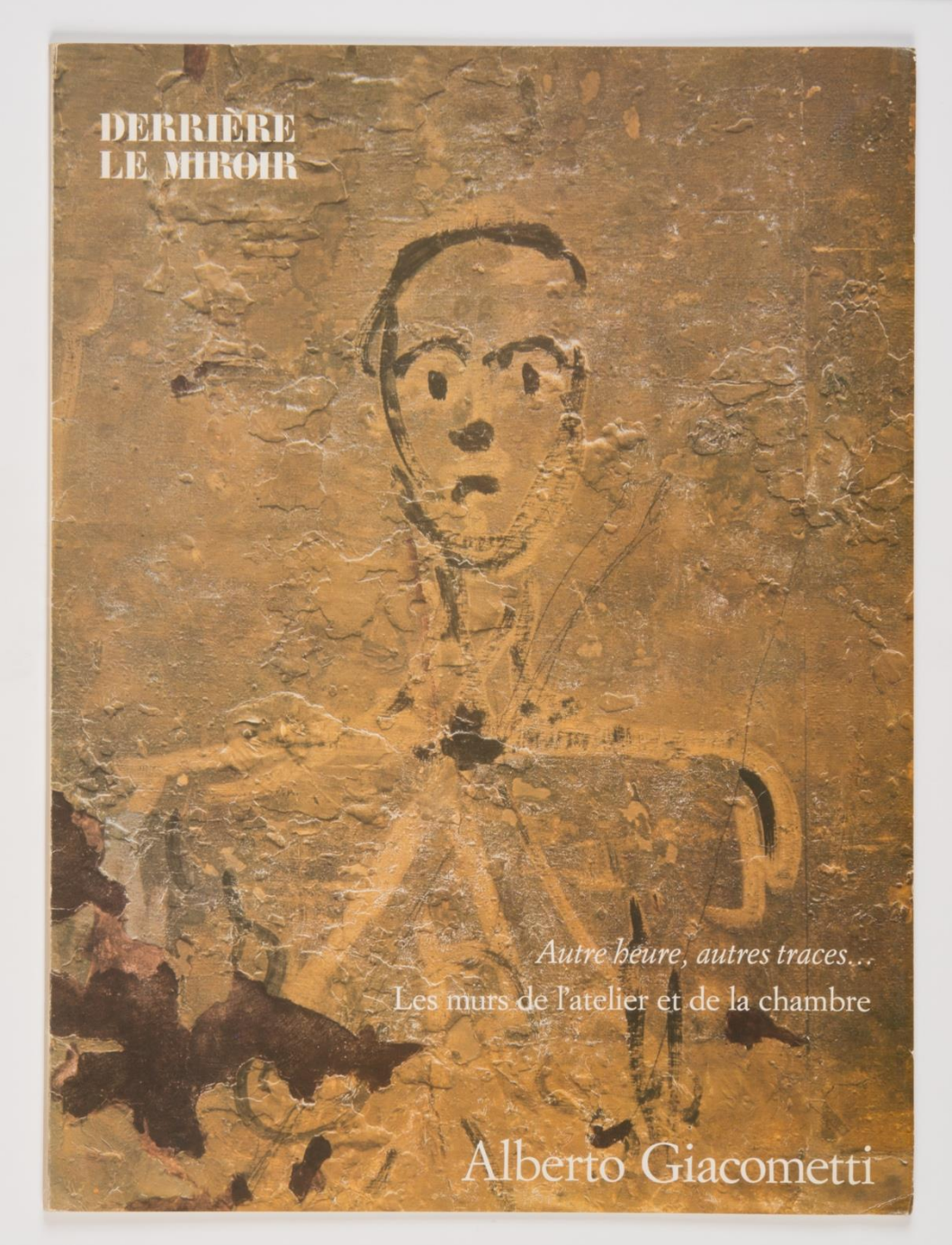
78-3. *Alberto Giacometti.* Jaquette et page de titre.



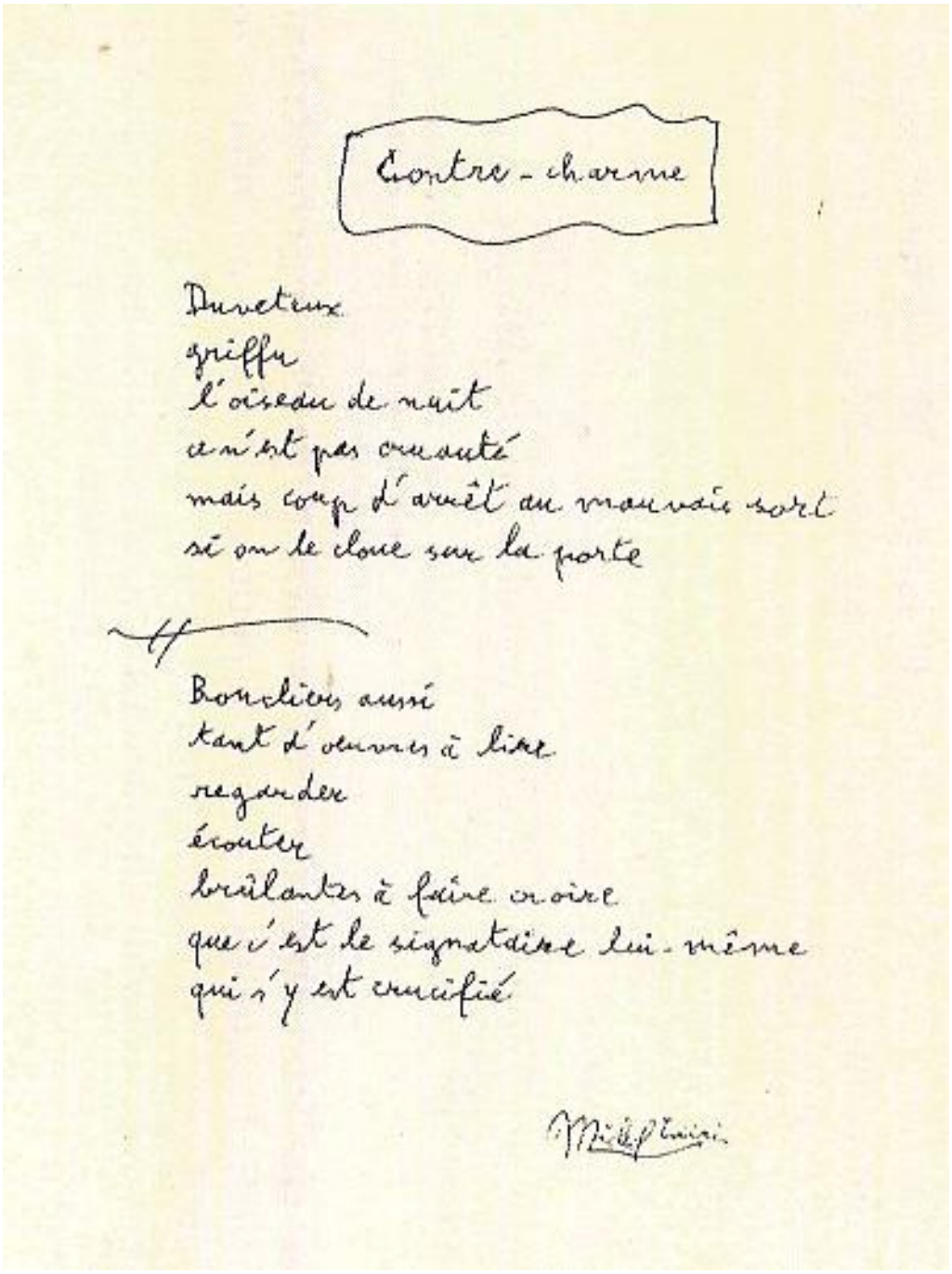
« Je rêvais de recréer la vie de la terre dans l'atmosphère du ciel » a écrit Max Jacob dans son Art poétique. Or ce propos aurait pu être pris à son compte par quelqu'un qu'il fut l'un des tout premiers à apprécier et qu'il avait connu quand tous deux ils habitaient Montmartre : Elie Lascaux, ce peintre originaire de Limoges que d'aucuns regarderaient longtemps comme un naïf, mais qui n'eut guère d'autre naïveté que de s'attacher avec tant d'amitié à son motif — presque toujours chose vue tel jour en tel endroit ou assemblage imaginaire d'objets qui, pour quelque raison personnelle, le touchaient — qu'il voulait, sans attenter gravement à leur réalité telle qu'elle s'était proposée à ses yeux, amener ces éléments journaliers à exister sur un plan qui, plus encore que celui de la peinture, était celui de la poésie.

Réaliste, Elie Lascaux, attentif autant qu'un artiste d'Extrême-Orient à des accidents saisonniers tels que la pluie et la neige qui tombent, était loin de dédaigner l'anecdote (le détail vivant qui, authentique ou inventé, anime et rapproche) et bien des toiles de lui ressortissent franchement à ce qu'on appelait naguère la peinture de genre. Mais, poète et mystique à sa façon, il ne répugnait pas — dans ses natures mortes comme dans les paysages rarement tout à fait ruraux, mais fréquemment urbains et généralement humanisés d'une manière ou d'une autre auxquels il a consacré le principal de son activité — à faire subir au motif tel traitement susceptible de le doter de cette aura mal définissable que le fervent catholique Max Jacob, essayant d'expliquer sa propre intention, nommait « l'atmosphère du ciel ». D'ailleurs, si — intimisme d'où l'espièglerie affectueuse n'était pas exclue — il s'est souvent plu à introduire dans un paysage une silhouette amie ou quelque allusion à l'un de ses proches et s'il lui est arrivé de se montrer vériste au point de faire, par exemple, figurer un appareil télépho-

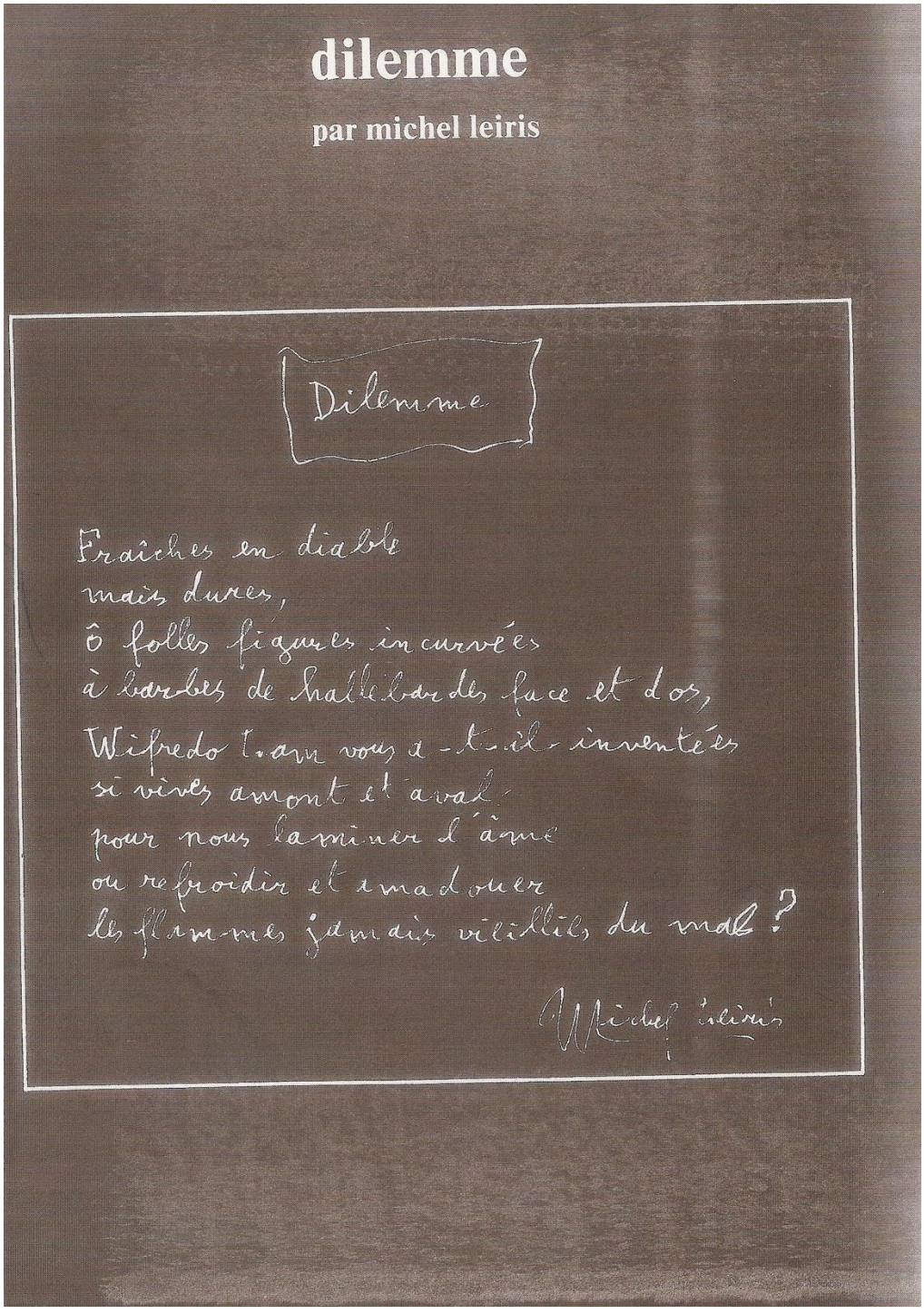
78-5. « Modernité d'Élie Lascaux » (catalogue de l'exposition *Élie Lasaux, 1888-1968,* Galerie Louise Leiris, 1978). Couverture et texte.



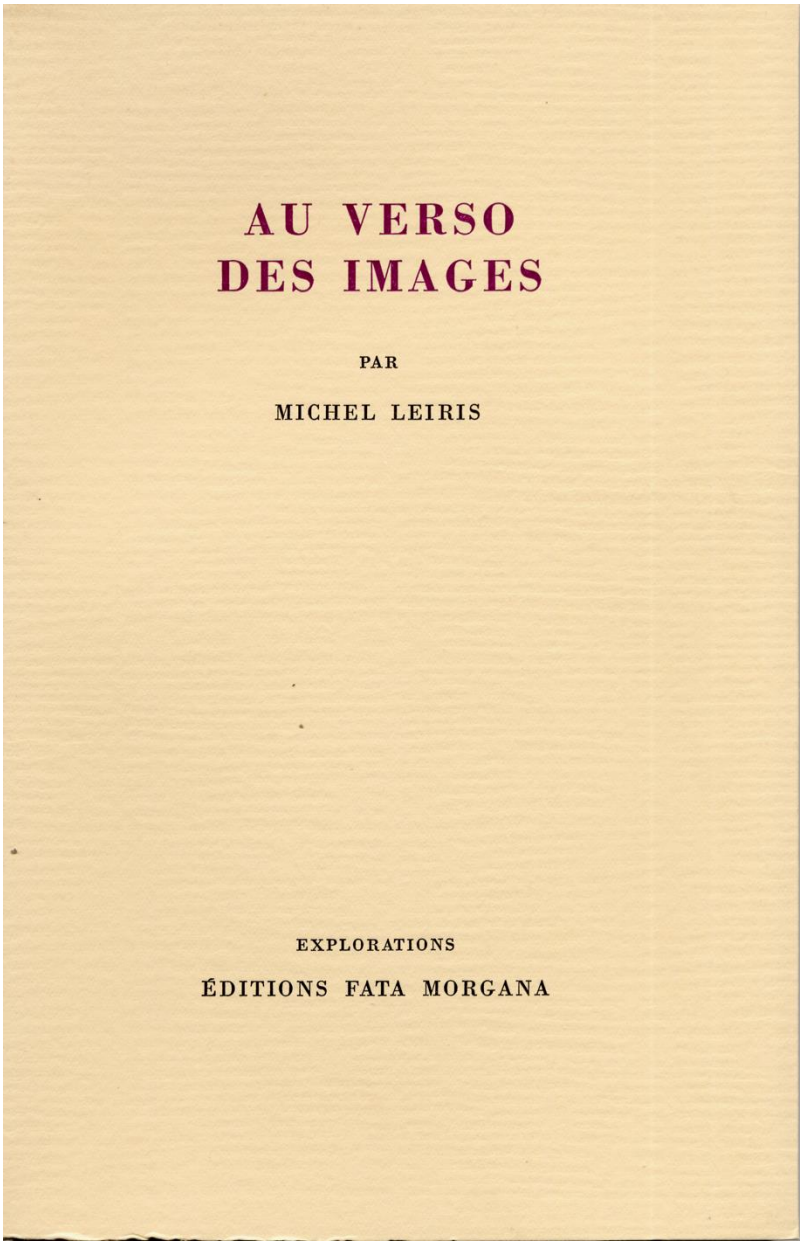
79-2. « Autre heure, autres traces… » (*Derrière le miroir,* n° 233, mars 1979, Alberto Giacometti.



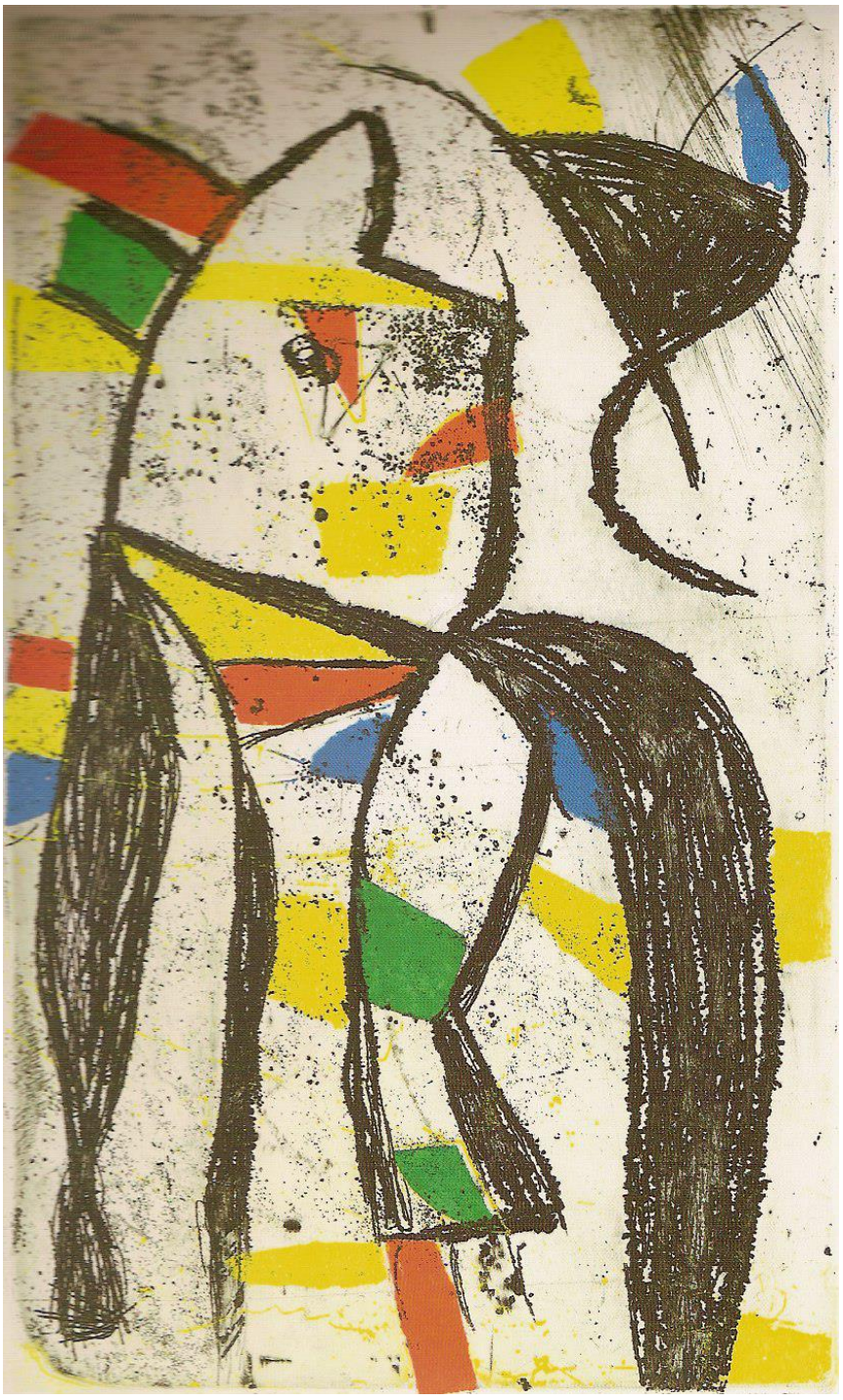
79-3. Contre-charme (*Erker-Treffen,* Saint-Gall, été 1979).



79-3a. Dilemme (*XXe siècle,* nouvelle série, XLIe année, n° 52, juillet 1979, Wifredo Lam,.

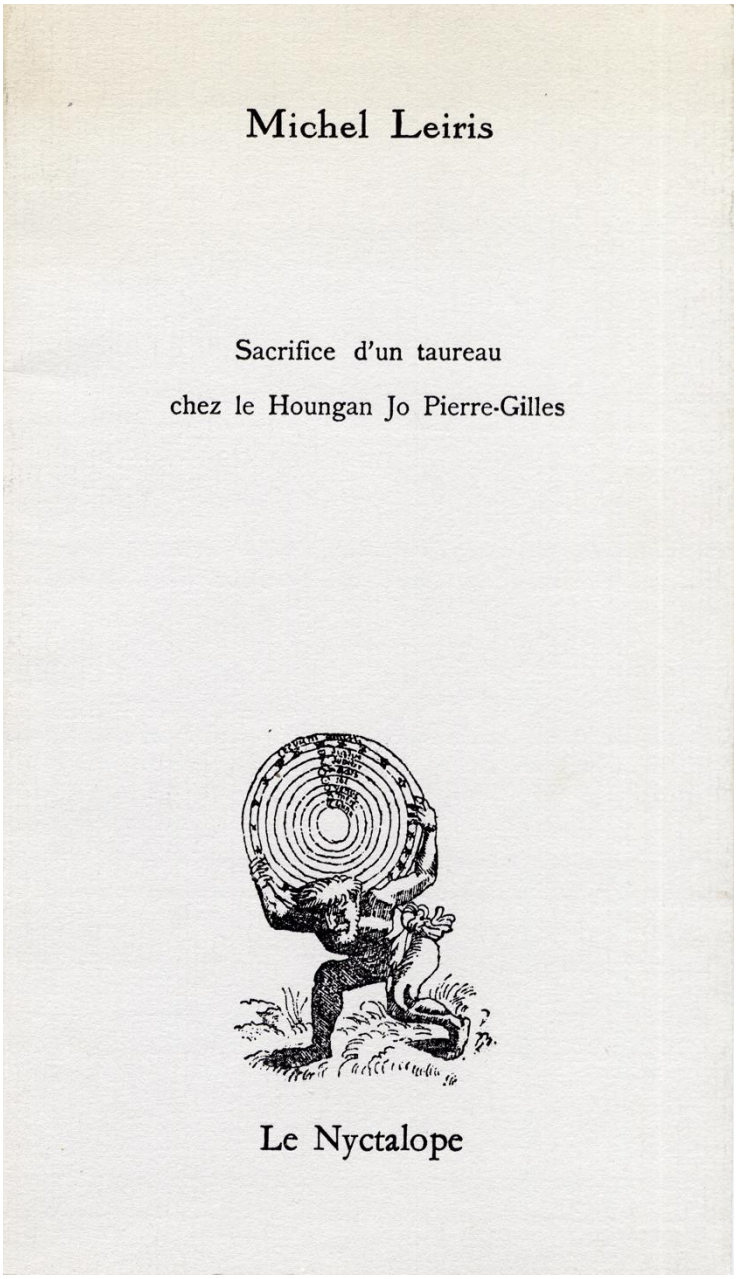


80-3. *Au verso des images.*



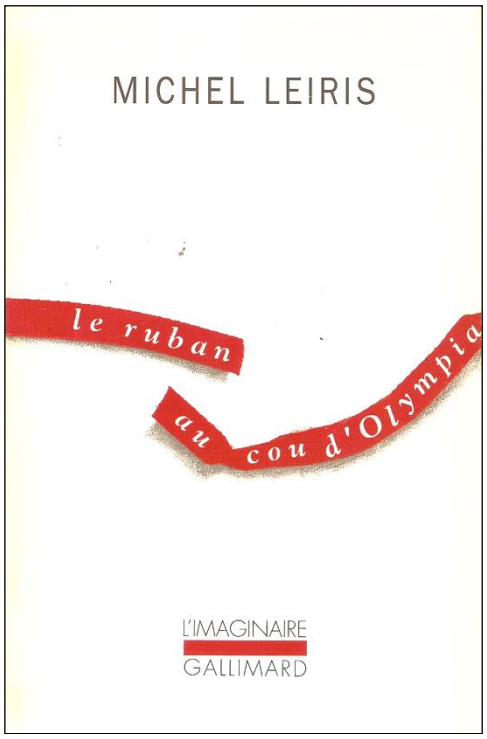
81-5. *Ruban* (plaquette comportant les fragments du *Ruban au cou d'Olympia* publiés dans *L'Ire des vents* du printemps 1981).

Frontispice de Joan Miró (portrait de Leiris).



81-6. *Sacrifice d'un taureau chez le houngan Jo Pierre-Gilles.*

81-8. *Le Ruban au cou d'Olympia.* Couverture et bande publicitaire.



89-9 et 94-3. *Le Ruban au cou d'Olympia,* 1ère et 2e rééditions.

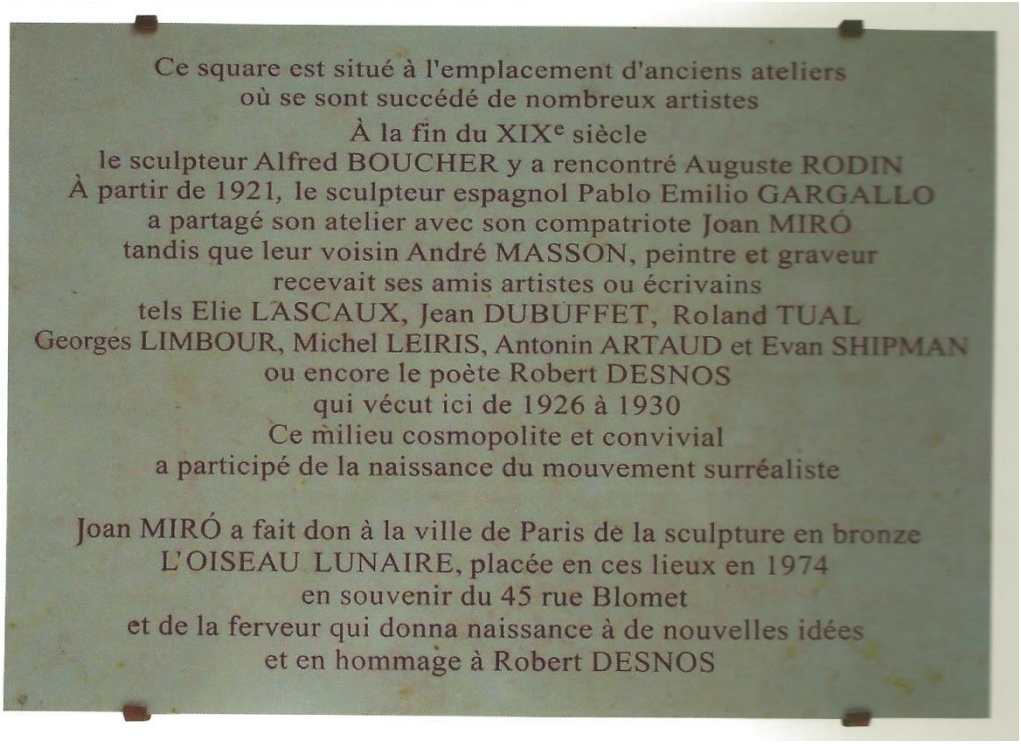
Michel LEIRIS

45, rue Blomet

Le 45 de la rue Blomet, celui des années 20 (dont l'emplacement joint à celui du 43 est occupé aujourd'hui par un grand square où une sculpture due commémorativement à Joan Miró tient lieu de kiosque à musique, tout près d'un toboggan pour les enfants et non loin d'un terrain réservé aux joueurs de boules), je ne l'ai pratiqué qu'en visiteur — un visiteur assidu et fervent — d'abord du seul André Masson, qui d'emblée m'avait ébloui tant par la richesse de son esprit que par le lyrisme dont tout ce qu'il produisait était empreint quelle que fût la simplicité du thème, puis de son confrère Miró quand Masson m'eût fait connaître ce voisin catalan, alors aussi obscur que lui, et en train d'achever le tableau *la Ferme* qu'un réalisme minutieux doue d'une intense poésie. De mon domicile bourgeois du XVIe arrondissement je passais, autant dire quotidiennement, à ce vieil et humble immeuble du XVe où se jouxtaient, ouvrant sur le côté droit de la cour irrégulièrement pavée, deux ateliers qui — celui surtout que Masson occupait avec sa femme et sa petite fille et qui faisait beaucoup plus « bohème » que l'autre, toujours impeccablement rangé par le célibataire peu argenté mais soigneux qui l'habitait — s'offrait à moi comme des lieux où, affidé qu'on eût accepté (me semblait-il) à toute heure sans que sa présence troublât en rien le travail créateur qui donnait un sens aux journées de ceux qui s'y consacraient, je voyais les frontières s'abolir entre l'art et la vie, comme si j'avais été admis à partager le pain de l'une de ces familles de baladins dont la misère s'irise d'un charme féerique dans plusieurs œuvres anciennes de Picasso. Découverte capitale pour un garçon dont les aspirations poétiques n'avaient jusqu'alors guère dépassé le niveau d'une rêverie qui peut, bien sûr, causer des affres mais n'engage pas l'existence.

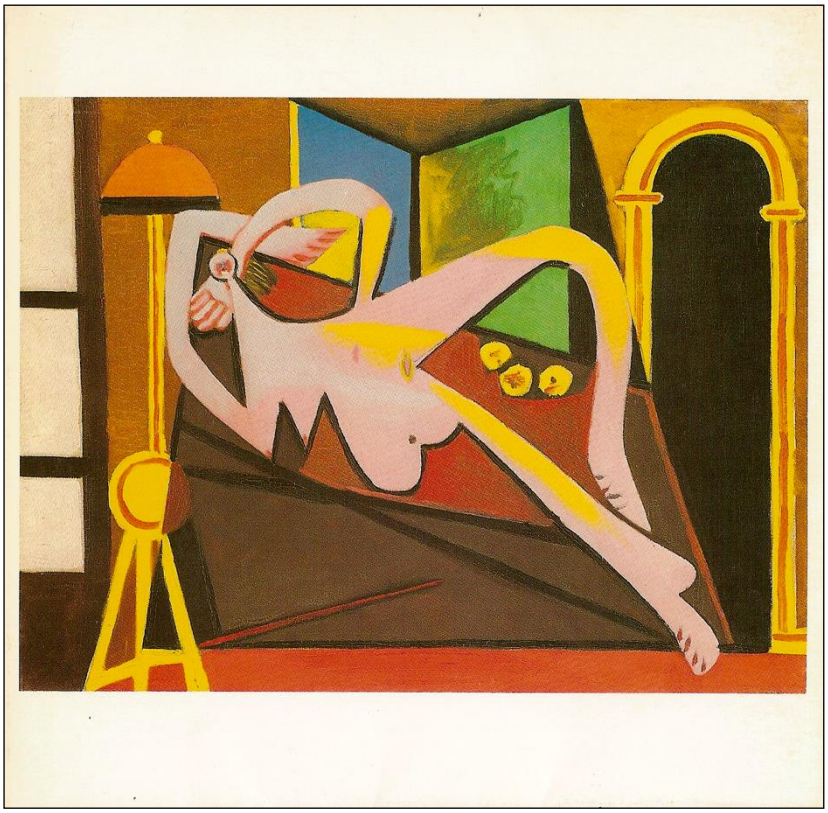
Certes, grâce à une relation de famille, le musicien Roland-Manuel dont la femme était presque ma cousine, j'étais déjà en rapports un peu plus qu'occasionnels avec quelques professionnels des arts et des lettres. Mais je n'en connaissais bien que deux ou trois à peine et parmi ceux-là (dont Max Jacob, l'un des pivots de « l'avant-garde » et l'auteur du livret d'*Isabelle et Pantalon,* l'opéra-comique du mari de ma quasi cousine, était celui que j'admirais et aimais le plus), nul n'appartenait à ma génération. Cette différence d'âge, aussi peu qu'ils eussent l'idée de s'en prévaloir, était entre nous une barrière empêchant la vraie

82-4. « 45, rue Blomet » (*Revue de musicologie,* [décembre] 1982, les Fantaisies du voyageur, XXXIII variations Schaeffner).



82-4. Plaque commémorant les artistes qui travaillaient 45, rue Blomet, placée en 2011 dans le square de L'Oiseau lunaire à l'emplacement des anciens ateliers.

82-4. *L'Oiseau lunaire,* sculpture de Joan Miró
(square de L'Oiseau lunaire, 45-47 rue Blomet)

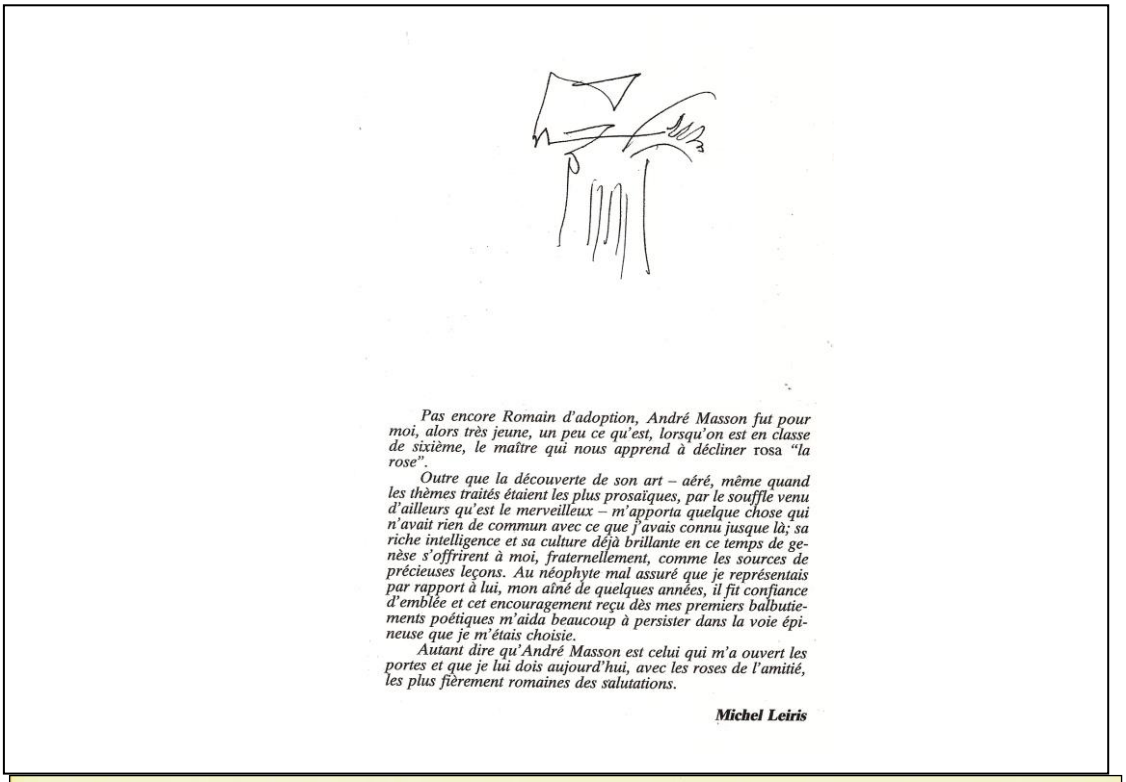


C'est à l'un des actes les plus spécifiquement humains, *dire*, que Picasso aura, semble-t-il, consacré toute son existence. Certes, à l'instar de ses grands amis les poètes, il l'a fait souvent avec des mots, qu'il organisait volontiers en textes d'actions théâtrales comme si son goût profond du réel se satisfaisait mieux quand il s'agissait tant soit peu d'une action, soit de quelque chose qui, porté sur les planches et acquérant ainsi une espèce de réalité, peut être vu et presque touché. Mais nul n'ignore que c'est à des moyens plastiques — en surface ou en volume — qu'il a généralement recouru lorsqu'il lui fallait, à propos de ce qu'il avait perçu ou imaginé, agencer une construction dont la forme, étonnamment variable ainsi que l'atteste la diversité de ses « époques », paraît avoir moins importé pour lui que ce qu'elle était à même, d'une façon ou d'une autre, de dire au spectateur. Transcripteur hardi qui, montrant un tableau très bousculé de lui, pouvait assurer sans ambages : « C'est comme ça que je dis *femme* », Picasso — œil toujours en éveil — n'a-t-il pas emprunté, dans son désir forcené de livrer des images parlantes, les voies les plus étrangement divergentes pour faire saisir comment lui il saisissait le monde, et cela tantôt en s'en prenant directement à telle des parcelles que lui en proposait son environnement animé ou inanimé et vers laquelle, fugacement ou non, le portait sa passion des êtres et des choses — du comment ils sont faits — alliée éventuellement au sentiment pur, tantôt en passant par tel grand spectacle que la vie lui offrait (corrida par exemple, que valorisait pour lui un parfum de terroir natal) ou par un scénario relevant quelquefois du mythe encore que l'œuvre entier, pour large qu'en soit l'éventail, ait plutôt le réalisme pour dominante thématique : faire sentir, avec la fraîche acuité d'une découverte, ce qu'est l'être vivant, l'objet banal, le lieu quelconque ou la scène que l'on a pris pour motif vrai ou supposé.

Que, finalement, il n'y ait que la « qualité » qui compte (propos qu'à deux ou trois reprises j'entendis tenir en substance par Picasso dans ses dernières années comme pour résumer une leçon tirée de sa longue expérience) et que tous les moyens soient donc bons, comme les styles les plus différents, pour parvenir à dire ce que l'on a à dire, n'est-ce pas cela qu'en toute spontanéité,

6

84-4. « Dire ». – Préface au catalogue de l'exposition *Picasso. 51 peintures 1904-1972.* Galerie Louise Leiris, 17 mai – 9 juin 1984. Couverture et page 6.

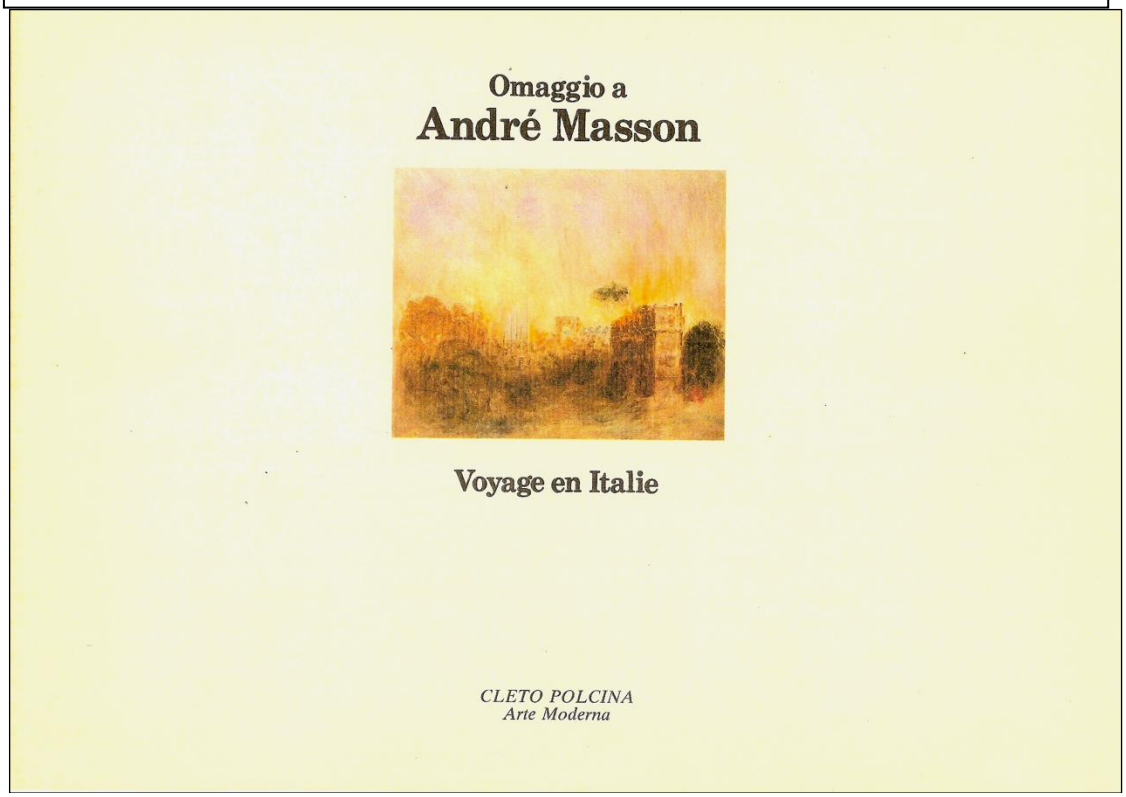


Pas encore Romain d'adoption, André Masson fut pour moi, alors très jeune, un peu ce qu'est, lorsqu'on est en classe de sixième, le maître qui nous apprend à décliner rosa *"la rose".*

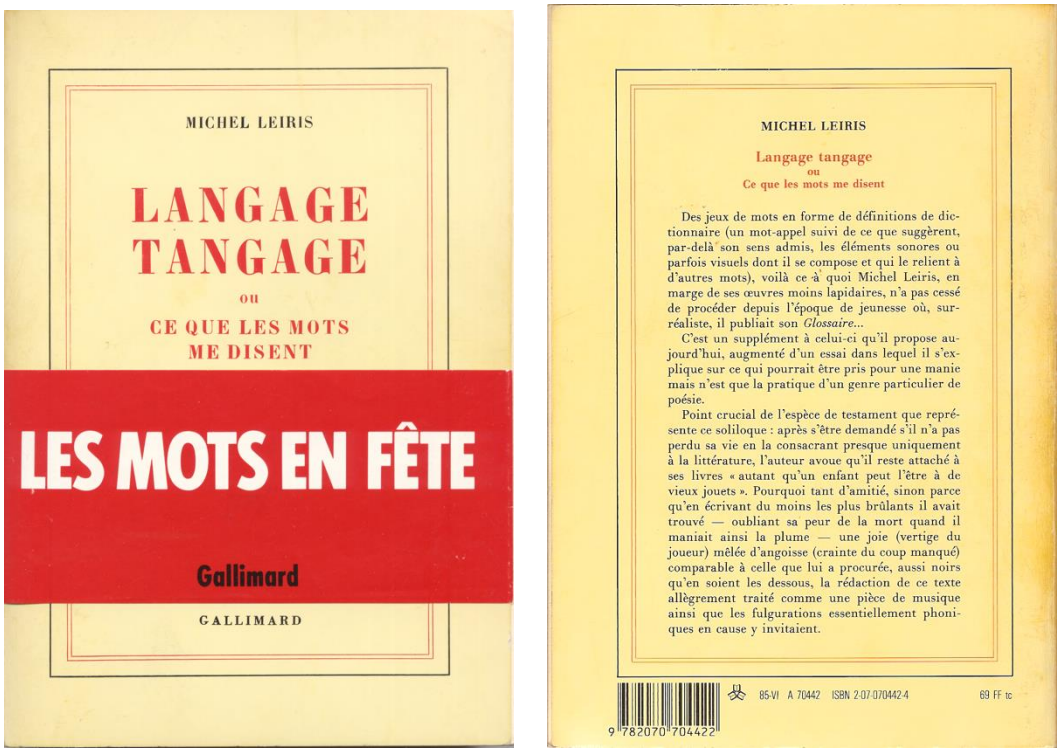
Outre que la découverte de son art – aéré, même quand les thèmes traités étaient les plus prosaïques, par le souffle venu d'ailleurs qu'est le merveilleux – m'apporta quelque chose qui n'avait rien de commun avec ce que j'avais connu jusque là; sa riche intelligence et sa culture déjà brillante en ce temps de genèse s'offrirent à moi, fraternellement, comme les sources de précieuses leçons. Au néophyte mal assuré que je représentais par rapport à lui, mon aîné de quelques années, il fit confiance d'emblée et cet encouragement reçu dès mes premiers balbutiements poétiques m'aida beaucoup à persister dans la voie épineuse que je m'étais choisie.

Autant dire qu'André Masson est celui qui m'a ouvert les portes et que je lui dois aujourd'hui, avec les roses de l'amitié, les plus fièrement romaines des salutations.

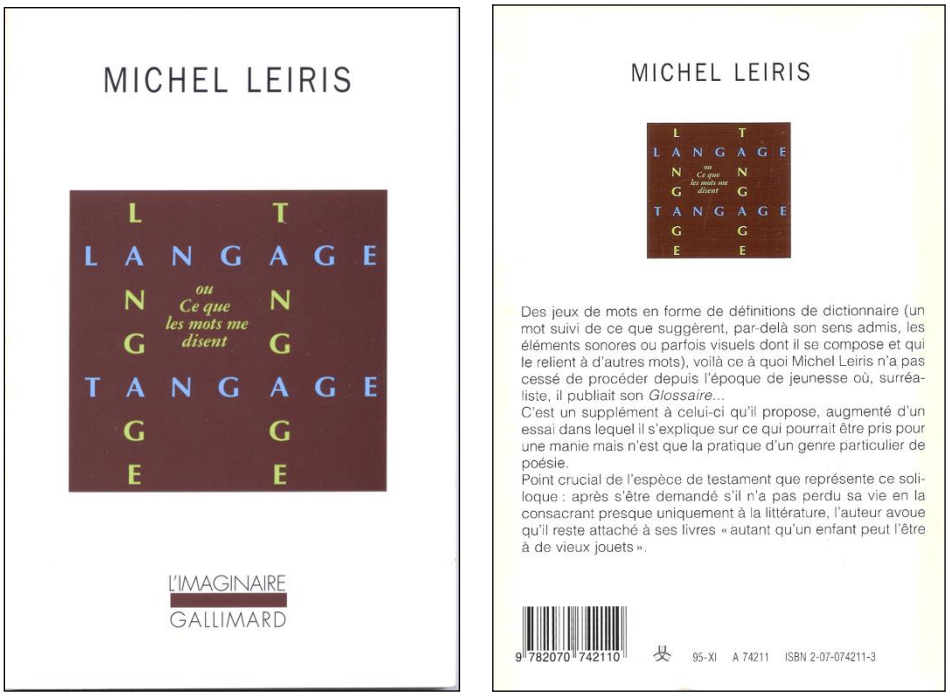
Michel Leiris



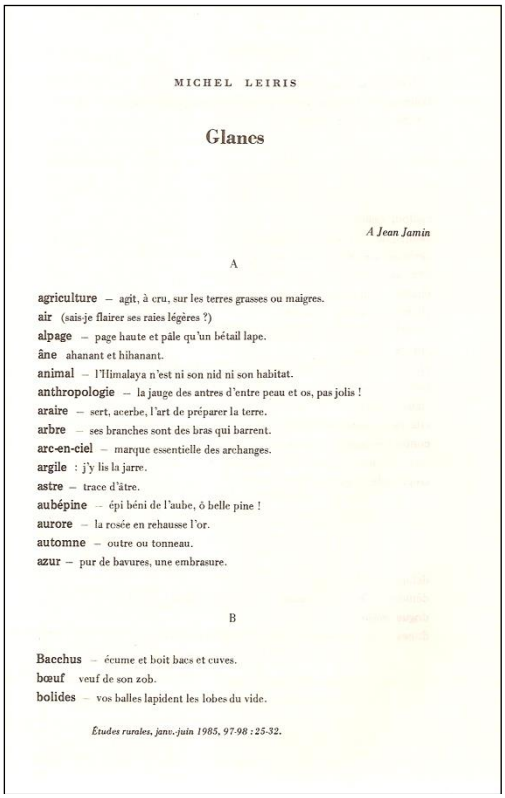
84-5. « Pas encore Romain d'adoption… ». In *Omaggio a André Masson. Voyage en Italie.* Leiris, Polcina, Masson, Leymarie, Bevilacqua, Benincasa, Porta, Montale, Kahnweiler. – Roma, Cleto Polcina edizioni, 1984. Texte de Leiris et couverture.



85-3. *Langage tangage.* Couverture, bande publicitaire et prière d'insérer.



95-4. *Langage tangage,* première réédition. Couverture et prière d'ins



MICHEL LEIRIS

Glanes

A Jean Jamin

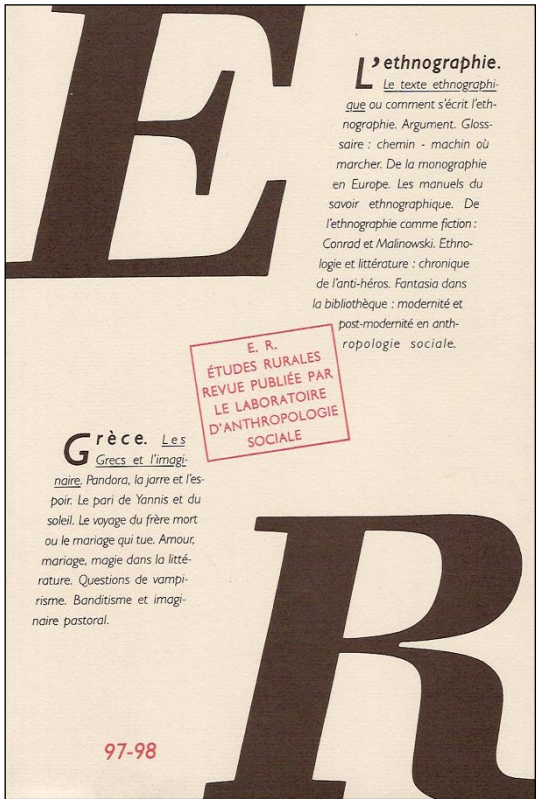
A

agriculture – agit, à cru, sur les terres grasses ou maigres.
air (sais-je flairer ses raies légères ?)
alpage – page haute et pâle qu'un bétail lape.
âne ahanant et hihanant.
animal – l'Himalaya n'est ni son nid ni son habitat.
anthropologie – la jauge des antres d'entre peau et os, pas jolis !
araire – sert, acerbe, l'art de préparer la terre.
arbre – ses branches sont des bras qui barrent.
arc-en-ciel – marque essentielle des archanges.
argile : j'y lis la jarre.
astre – trace d'âtre.
aubépine – épi béni de l'aube, ô belle pine !
aurore – la rosée en rehausse l'or.
automne – outre ou tonneau.
azur – pur de bavures, une embrasure.

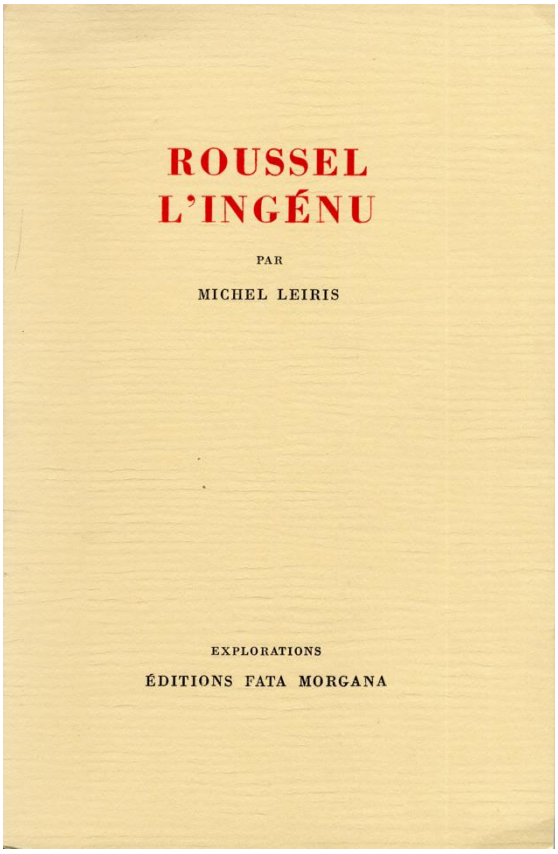
B

Bacchus – écume et boit bacs et cuves.
bœuf veuf de son zob.
bolides – vos balles lapident les lobes du vide.

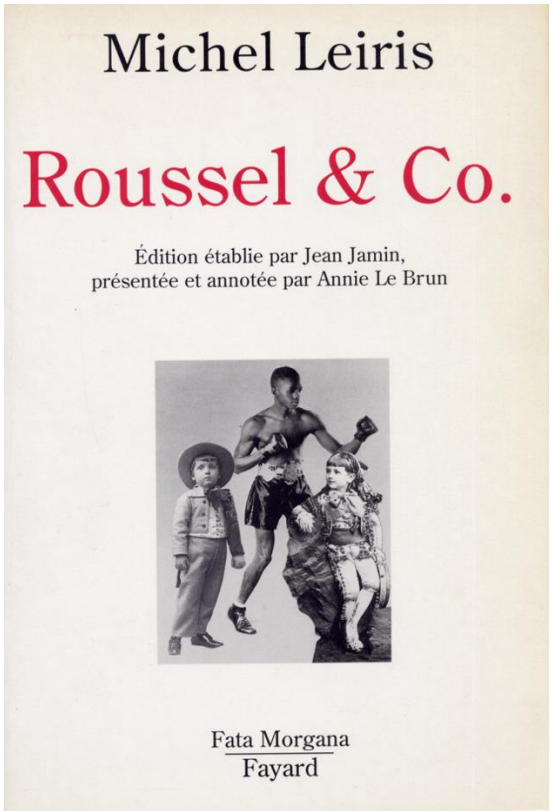
Études rurales, janv.-juin 1985, 97-98 : 25-32.



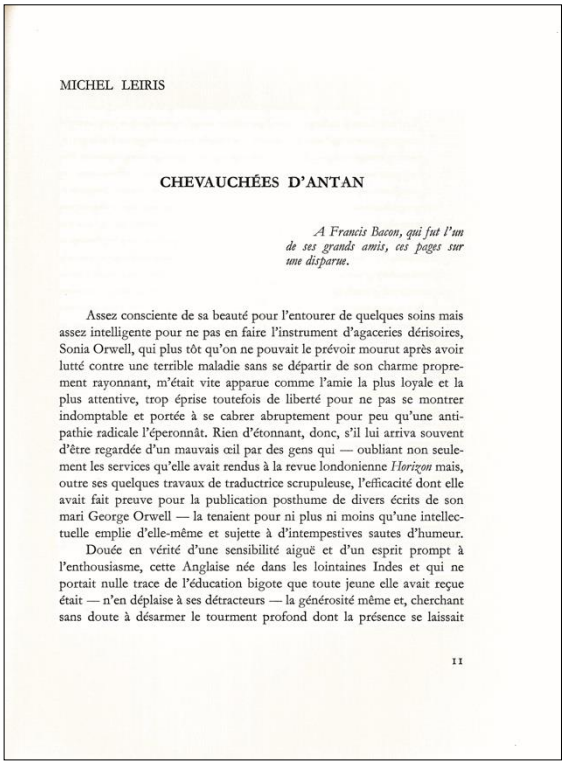
86-3. Glanes (*Études rurales,* janvier-juin 1985).
Page 25 et couverture.
Planche h. t. : André Masson, *Moissonneurs andalous,* 1935.



87-3. *Roussel l'ingénu.*



98-5. Roussel & Co.



MICHEL LEIRIS

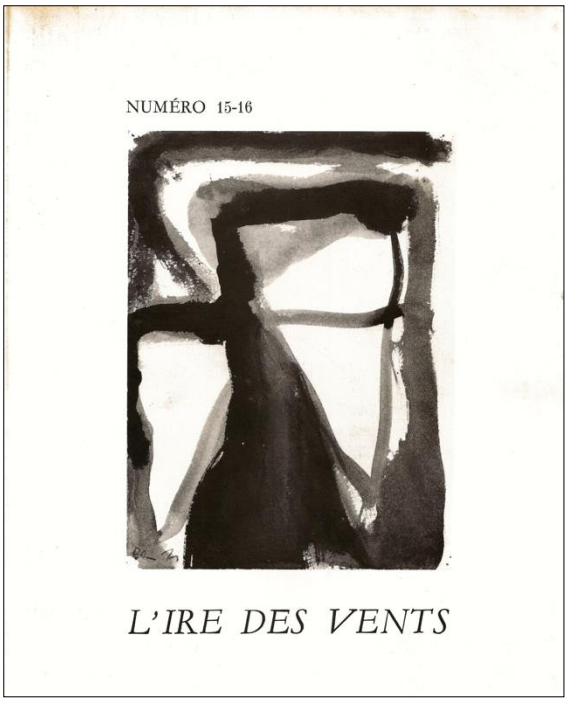
CHEVAUCHÉES D'ANTAN

A Francis Bacon, qui fut l'un de ses grands amis, ces pages sur une disparue.

Assez consciente de sa beauté pour l'entourer de quelques soins mais assez intelligente pour ne pas en faire l'instrument d'agaceries dérisoires, Sonia Orwell, qui plus tôt qu'on ne pouvait le prévoir mourut après avoir lutté contre une terrible maladie sans se départir de son charme proprement rayonnant, m'était vite apparue comme l'amie la plus loyale et la plus attentive, trop éprise toutefois de liberté pour ne pas se montrer indomptable et portée à se cabrer abruptement pour peu qu'une antipathie radicale l'éperonnât. Rien d'étonnant, donc, s'il lui arriva souvent d'être regardée d'un mauvais œil par des gens qui — oubliant non seulement les services qu'elle avait rendus à la revue londonienne *Horizon* mais, outre ses quelques travaux de traductrice scrupuleuse, l'efficacité dont elle avait fait preuve pour la publication posthume de divers écrits de son mari George Orwell — la tenaient pour ni plus ni moins qu'une intellectuelle emplie d'elle-même et sujette à d'intempestives sautes d'humeur.

Douée en vérité d'une sensibilité aiguë et d'un esprit prompt à l'enthousiasme, cette Anglaise née dans les lointaines Indes et qui ne portait nulle trace de l'éducation bigote que toute jeune elle avait reçue était — n'en déplaise à ses détracteurs — la générosité même et, cherchant sans doute à désarmer le tourment profond dont la présence se laissait

11

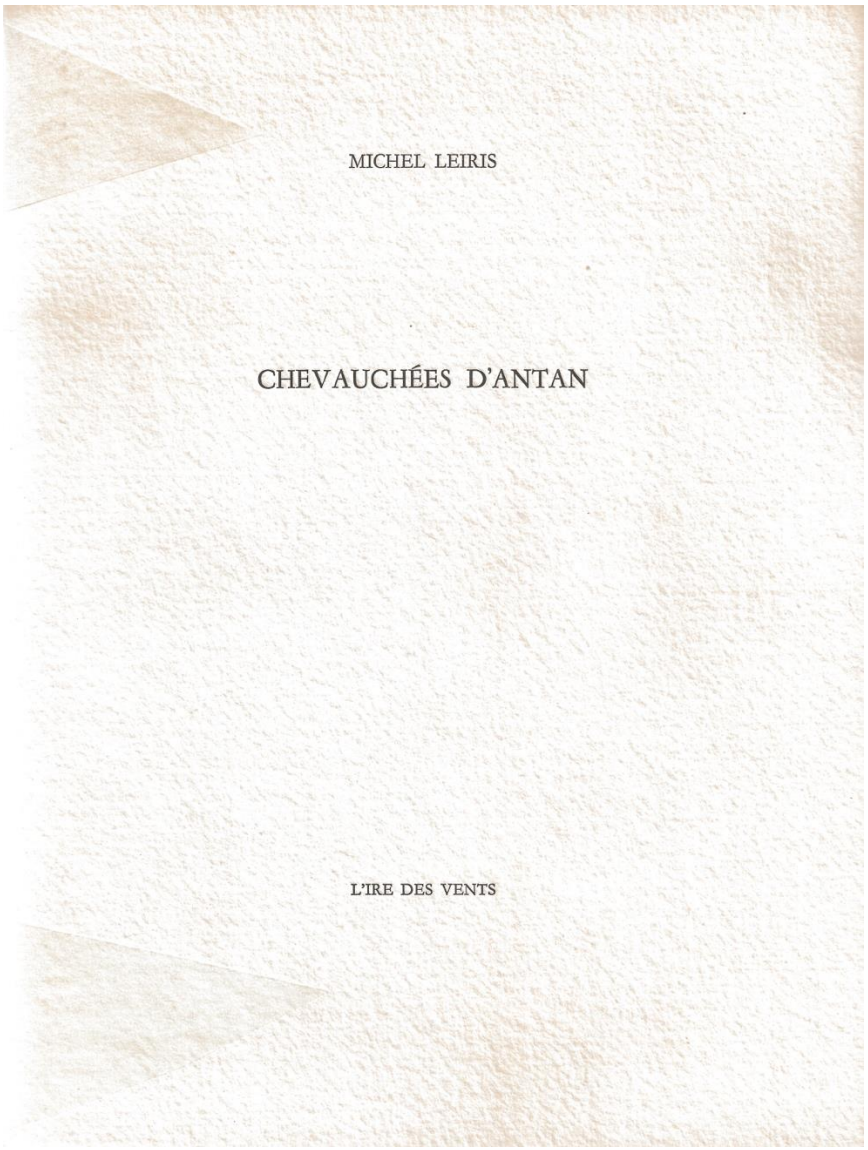


NUMÉRO 15-16

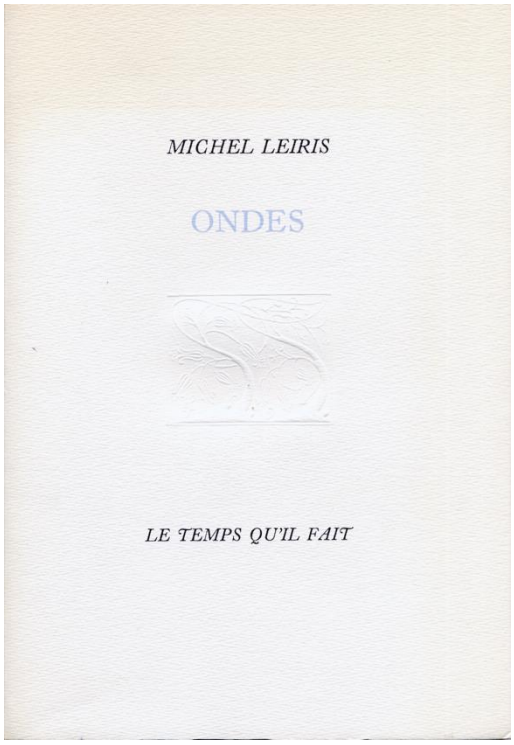
L'IRE DES VENTS

87-4. « Chevauchées d'antan » (*L'Ire des vents,* printemps 1987.

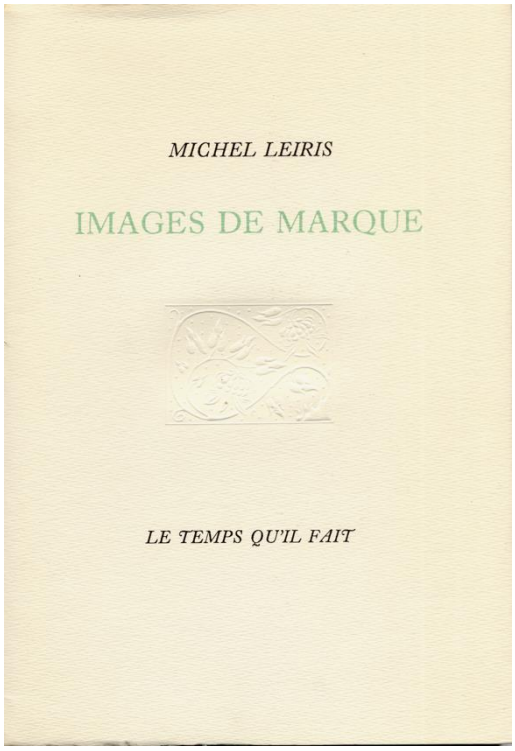
Article et jaquette du numéro.



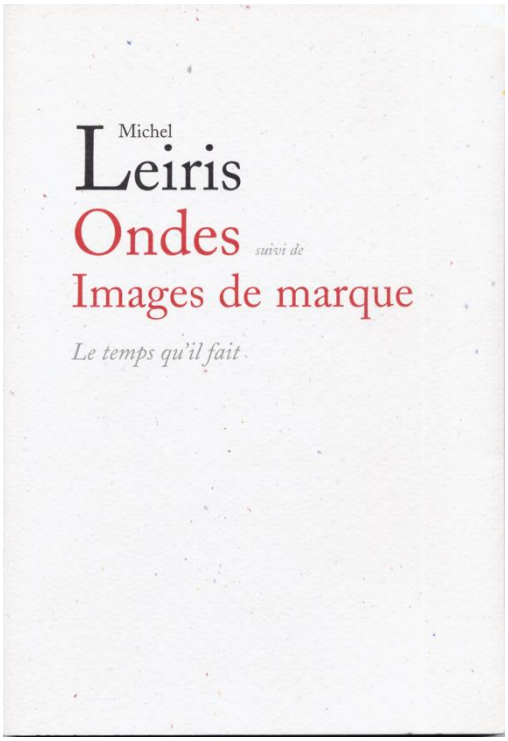
87-4a. *Chevauchées d'antan.* Plaquette en feuilles, couverture repliée.



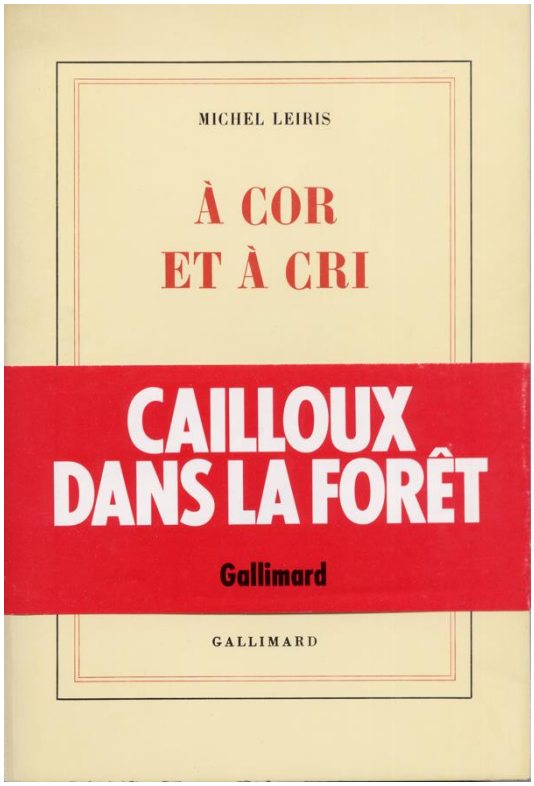
87-8. *Ondes*. Couverture.



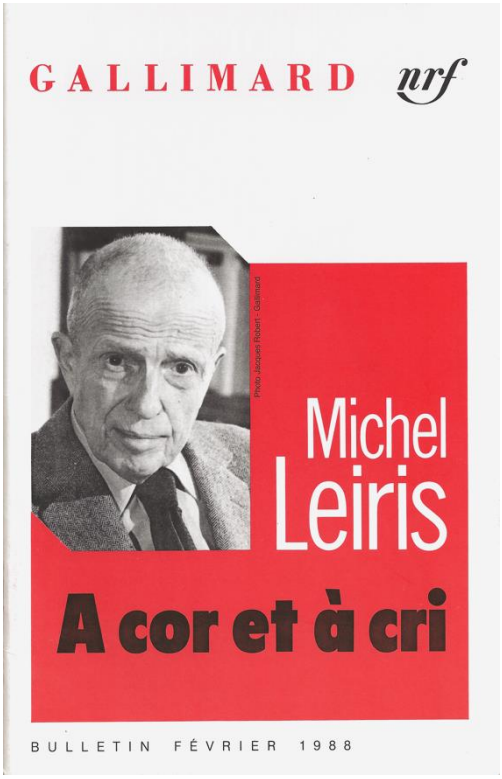
89-4. *Images de marque.* Couverture.



2002-3. *Ondes suivi de Images de marque.* Couverture.

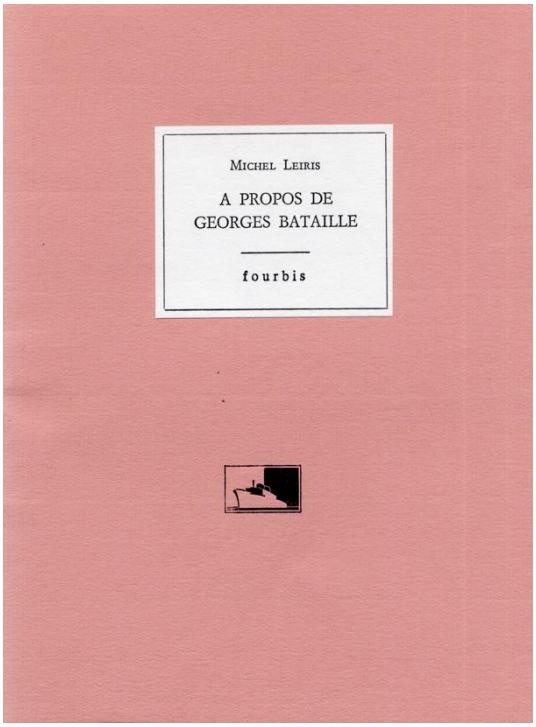


88-2. *À cor et à cri.* Couverture et bande publicitaire.



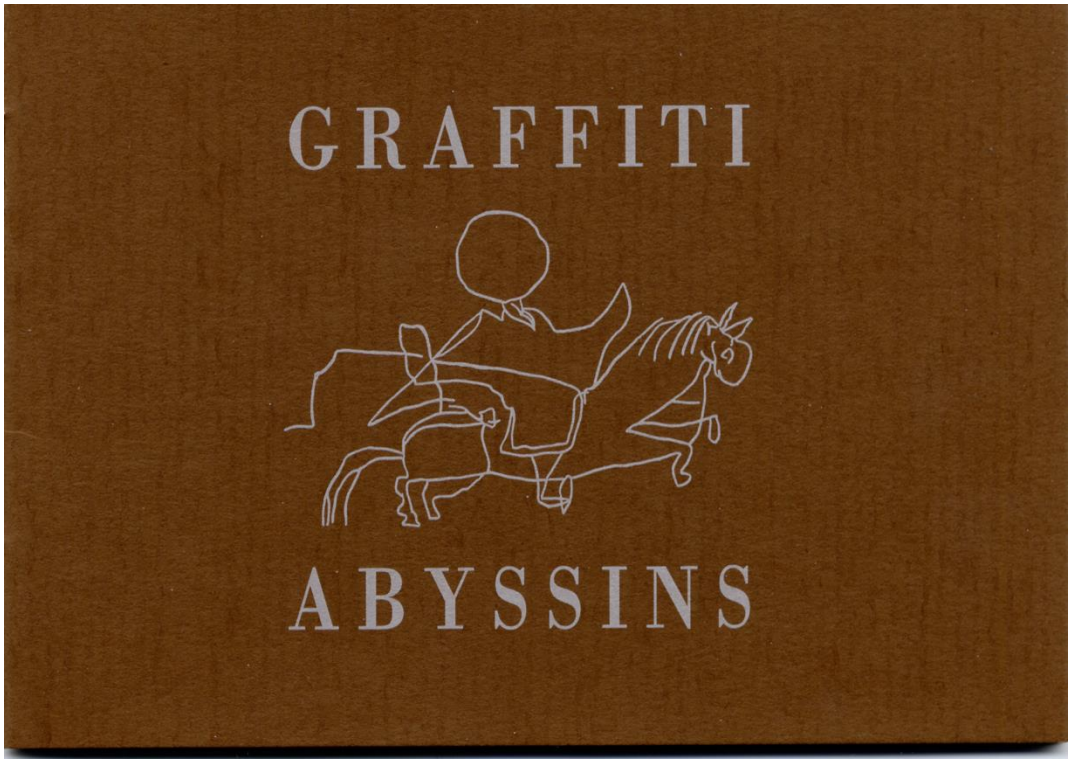
Bulletin Gallimard, n°359, couverture.

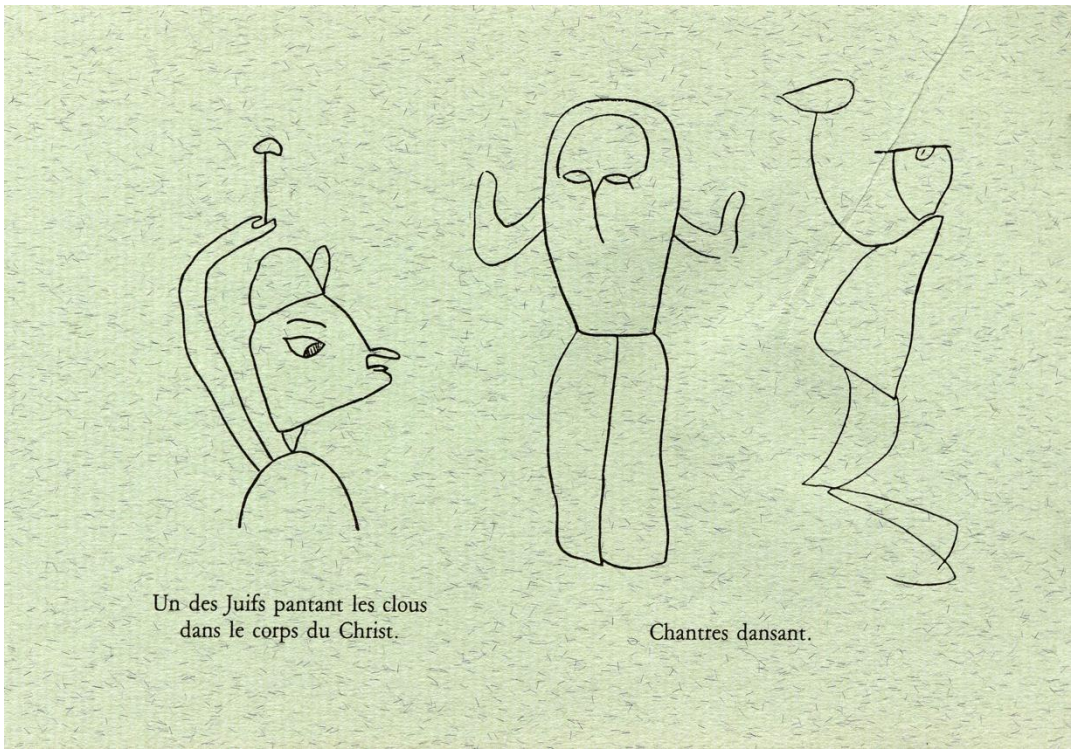
2000-1. *À cor et à cri,* réédition.



88-10. *À propos de Georges Bataille.* Couverture.

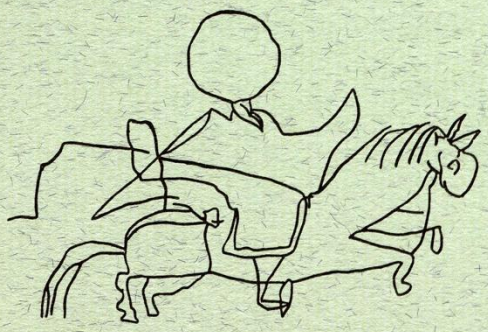
v



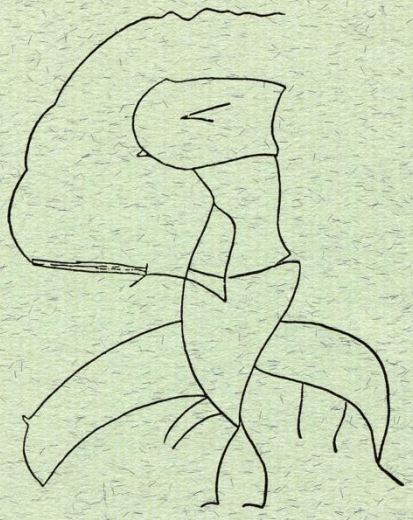


90-2. *Graffiti abyssins.* Couverture et page [8].

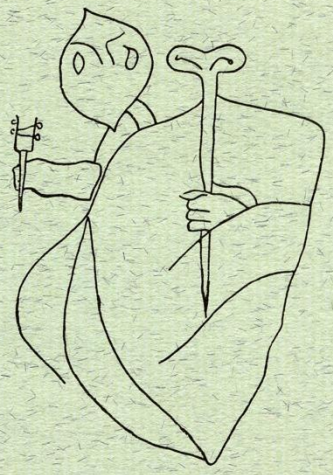
infidèles) tandis qu'ils clouent le Christ, personnages de la vie courante, oiseaux, etc.
Alors que l'art officiel abyssin, soumis à des règles précises, est d'allure très archaïque, et trop traditionaliste pour laisser une grande marge à la création individuelle, le graffito, qui n'est qu'un jeu, n'est lié à rien qui puisse entraver son auteur. De là, cette extrême variété de styles, ondoyant au gré de la fantaisie personnelle, et cette profusion de figures étranges, transcrites telles qu'elles ont jailli dans le cerveau (et d'ailleurs



Saint Cavalier.

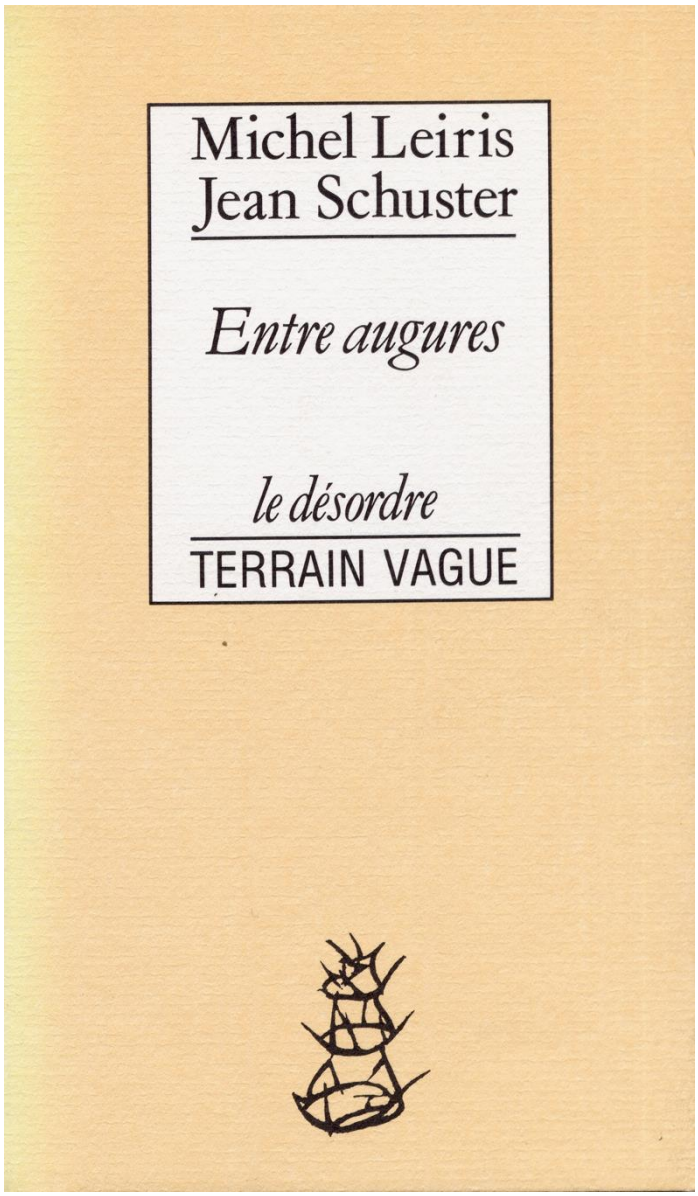


Laboureur frappant un bœuf.



Chantre tenant le sistre et la crosse.

90-2. *Graffiti abyssins.* Pages [9] et [12].



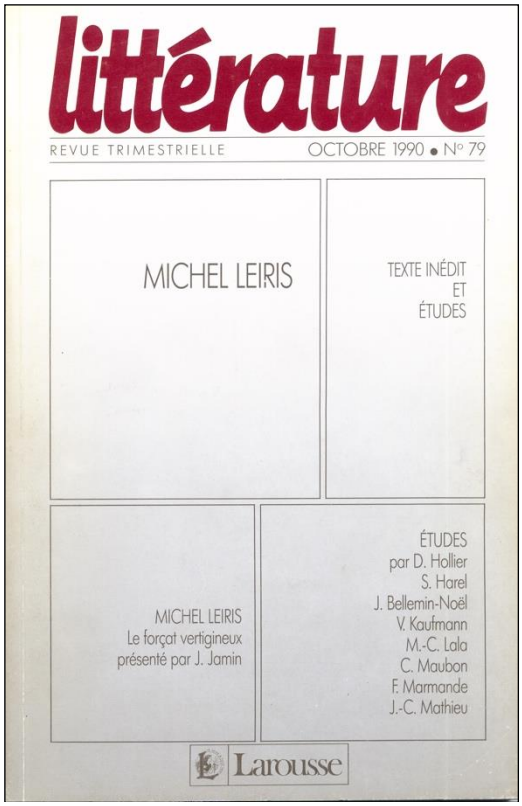
90-5. *Entre augures*.

LE FORÇAT VERTIGINEUX

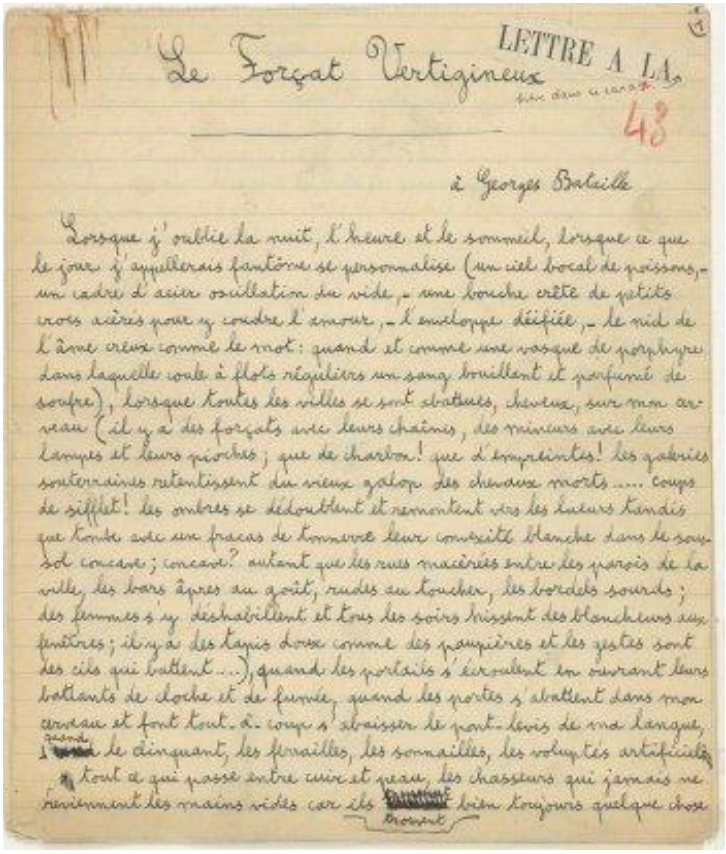
PAR
MICHEL LEIRIS

Lorsque j'oublie la nuit, l'heure et le sommeil, lorsque ce que le jour j'appellerais fantôme se personnalise (un ciel bocal de poisson, un cadre d'acier oscillation du vide, une bouche crête de petits crocs acérés pour y coudre l'amour, l'enveloppe déifiée, le nid de l'âme creux comme le mot *quand* et comme une vasque de porphyre dans laquelle coule à flots réguliers un sang bouillant et parfumé de soufre), lorsque toutes les villes se sont abattues, cheveux, sur mon cerveau (il y a des forçats avec leurs chaînes, des mineurs avec leurs lampes et leurs pioches ; que de charbon ! que d'empreintes ! Les galeries souterraines retentissent du vieux galop des chevaux morts... Coups de sifflet ! Les ombres se dédoublent et remontent vers les lueurs tandis que tombent avec un fracas de tonnerre leur convexité blanche, dans le sous-sol concave ; concave ? Autant que les rues macérées entre les parois de la ville, les bars âpres au goût, rudes au toucher, les bordels sourds ; des femmes s'y déshabillent et tous les soirs hissent des blancheurs aux fenêtres ; il y a des tapis doux comme des paupières et les gestes sont des cils qui battent), quand les portails s'écroulent en ouvrant leurs battants de cloche et de fumée, quand les portes s'abattent dans mon cerveau et font tout à coup s'abaisser le pont-levis de ma langue, quand le cinquant, les ferrailles, les sonnailles, les voluptés artificielles, tout ce qui passe entre cuir et peau, les chasseurs qui jamais ne reviennent les mains vides (car ils trouveront bien toujours quelque chose à tuer : arbre, feuille ou ciguë, un ciron peut-être ?), tout ce qui glisse entre deux plans propulseurs de ma tête, ce que je crois toucher et qui se dérobe, comme cet anneau de métal dont je soupçonne l'existence, là-bas, dans un coin oublié, tout cela, quand se déclenche le mot *quand*, alors que tout se trouve situé et vérifié, fixé par ce simple petit mot *quand*, qui s'avance devant le reste des pensées comme un mestre de camp (voire un chef de

3



90-6. « Le Forçat vertigineux » *(Littérature,* octobre 1990).



Le Forçat Vertigineux

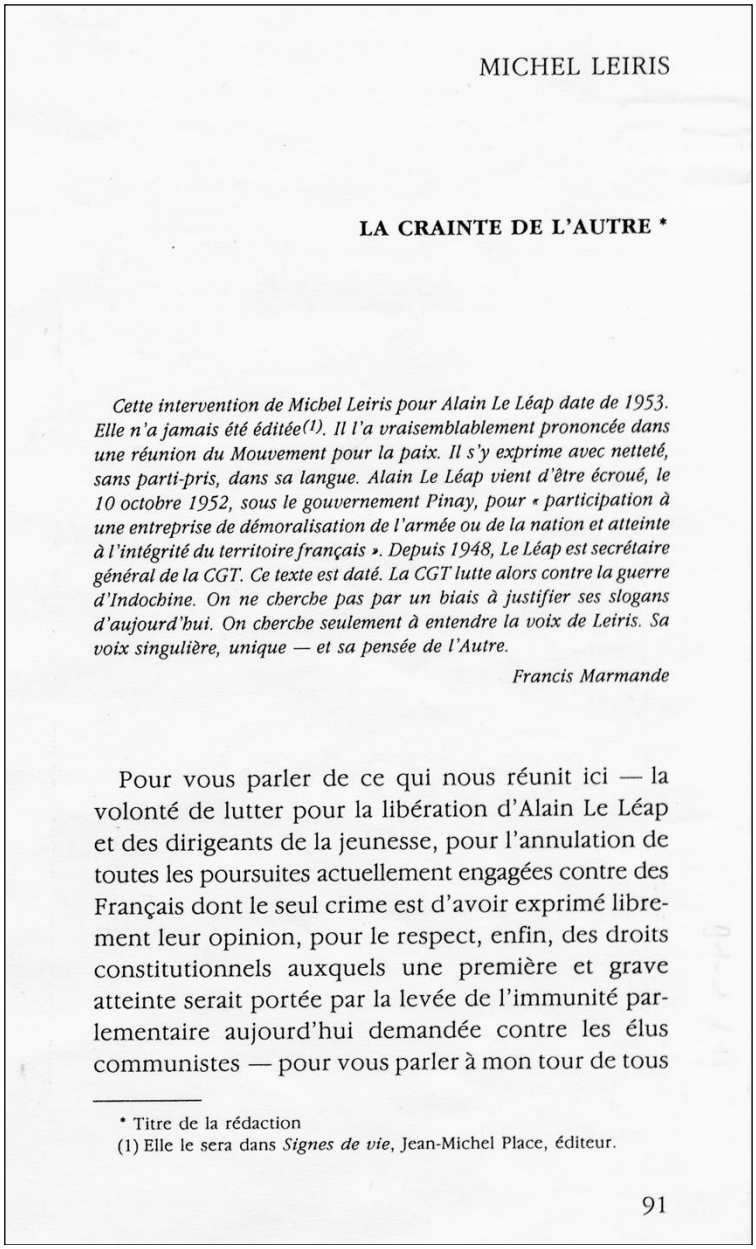
LETTRE A LA

43

à Georges Bataille

Lorsque j'oublie la nuit, l'heure et le sommeil, lorsque ce que le jour j'appellerais fantôme se personnalise (un ciel bocal de poisson, - un cadre d'acier oscillation du vide, - une bouche crête de petits crocs acérés pour y coudre l'amour, - l'enveloppe déifiée, - le nid de l'âme creux comme le mot : quand et comme une vasque de porphyre dans laquelle coule à flots réguliers un sang bouillant et parfumé de soufre), lorsque toutes les villes se sont abattues, cheveux, sur mon cerveau (il y a des forçats avec leurs chaînes, des mineurs avec leurs lampes et leurs pioches ; que de charbon ! que d'empreintes ! les galeries souterraines retentissent du vieux galop des chevaux morts ..... coups de sifflet ! les ombres se dédoublent et remontent vers les lueurs tandis que tombe avec un fracas de tonnerre leur convexité blanche dans le sous-sol concave ; concave ? autant que les rues macérées entre les parois de la ville, les bars âpres au goût, rudes au toucher, les bordels sourds ; des femmes s'y déshabillent et tous les soirs hissent des blancheurs aux fenêtres ; il y a des tapis doux comme des paupières et les gestes sont des cils qui battent ...), quand les portails s'écroulent en ouvrant leurs battants de cloche et de fumée, quand les portes s'abattent dans mon cerveau et font tout à coup s'abaisser le pont-levis de ma langue, quand le cinquant, les ferrailles, les sonnailles, les voluptés artificielles, tout ce qui passe entre cuir et peau, les chasseurs qui jamais ne reviennent les mains vides car ils trouveront bien toujours quelque chose

Première page du manuscrit conservé dans les archives d'André Breton.



MICHEL LEIRIS

LA CRAINTE DE L'AUTRE *

Cette intervention de Michel Leiris pour Alain Le Léap date de 1953. Elle n'a jamais été éditée(1). Il l'a vraisemblablement prononcée dans une réunion du Mouvement pour la paix. Il s'y exprime avec netteté, sans parti-pris, dans sa langue. Alain Le Léap vient d'être écroué, le 10 octobre 1952, sous le gouvernement Pinay, pour « participation à une entreprise de démoralisation de l'armée ou de la nation et atteinte à l'intégrité du territoire français ». Depuis 1948, Le Léap est secrétaire général de la CGT. Ce texte est daté. La CGT lutte alors contre la guerre d'Indochine. On ne cherche pas par un biais à justifier ses slogans d'aujourd'hui. On cherche seulement à entendre la voix de Leiris. Sa voix singulière, unique — et sa pensée de l'Autre.

Francis Marmande

Pour vous parler de ce qui nous réunit ici — la volonté de lutter pour la libération d'Alain Le Léap et des dirigeants de la jeunesse, pour l'annulation de toutes les poursuites actuellement engagées contre des Français dont le seul crime est d'avoir exprimé librement leur opinion, pour le respect, enfin, des droits constitutionnels auxquels une première et grave atteinte serait portée par la levée de l'immunité parlementaire aujourd'hui demandée contre les élus communistes — pour vous parler à mon tour de tous

* Titre de la rédaction

(1) Elle le sera dans *Signes de vie*, Jean-Michel Place, éditeur.

91

91-1. « La Crainte de l'autre » *(Lignes,* mars 1991).

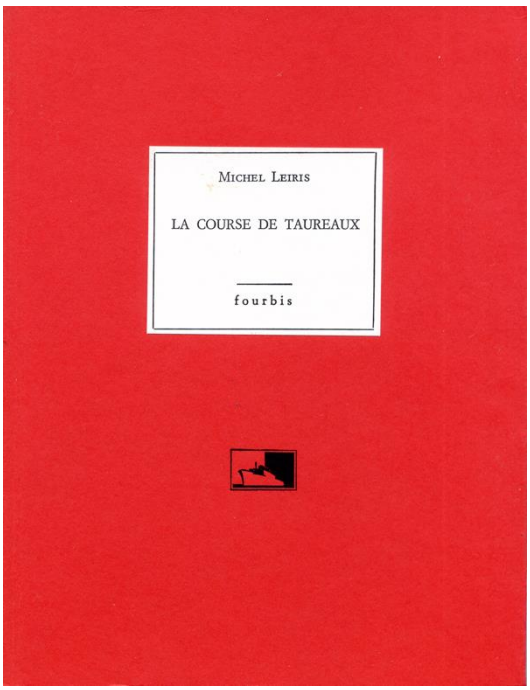
Pour le respect des droits constitutionnels et la libération des emprisonnés

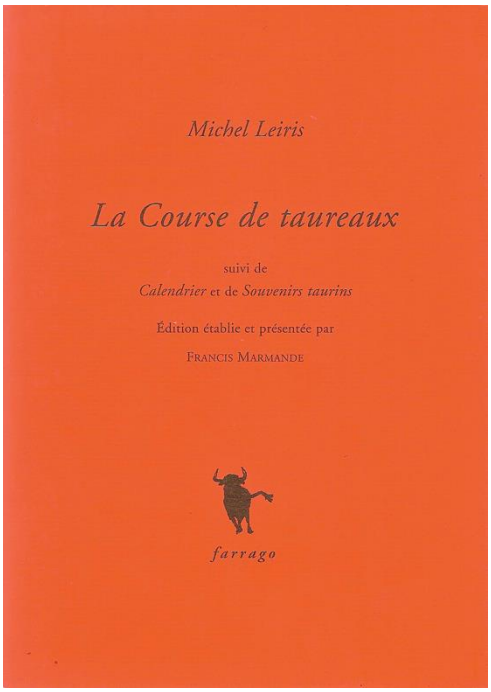
Ce matin, à 10 h., Place Saint-François à Nice : GRAND MEETING

Sous la présidence de
M. Maurice MILARDI
membre du Conseil
national de la Paix

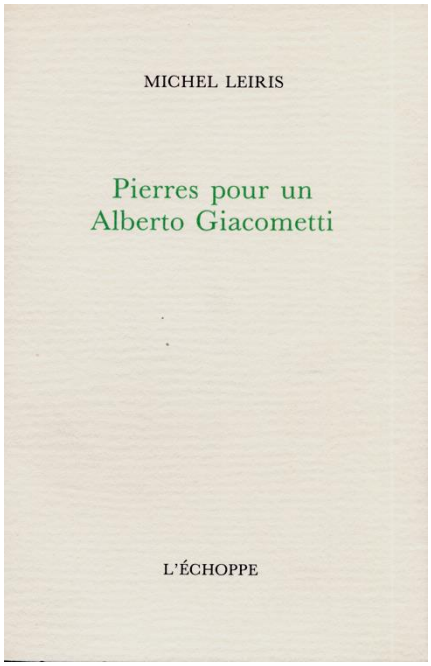
ORATEURS :
M. Jean BRETEAU secrétaire général de la Fédération des Métaux (C.G.T.)
M. M. LEIRIS écrivain
M. V. BAREL

91-1. « La Crainte de l'autre ». Annonce de l'intervention de Leiris à la une du *Patriote de Nice et du Sud-Est* des 15-16 mars 1953.

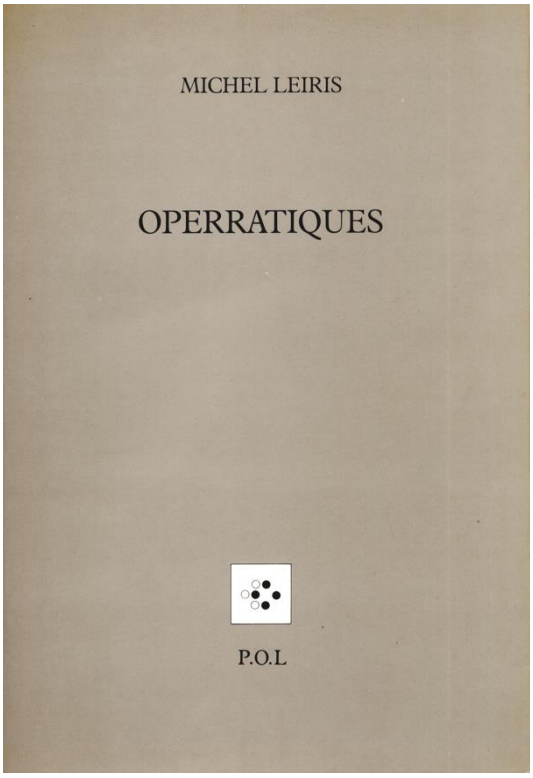




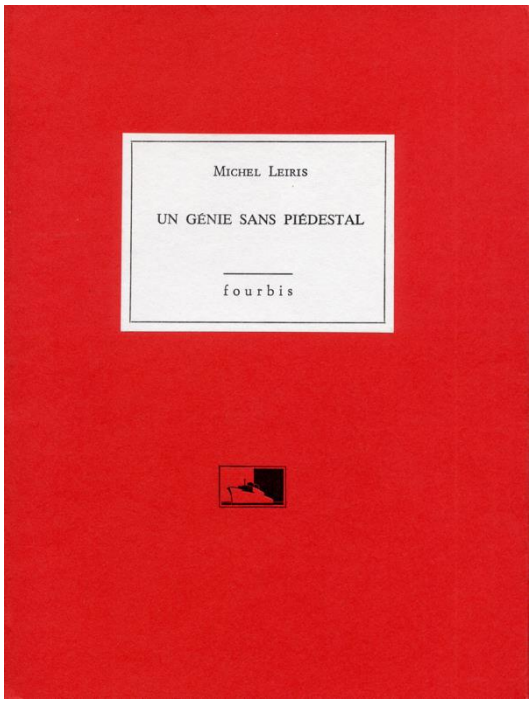
91-3 et 06-2. *La Course de taureaux.* Couvertures.



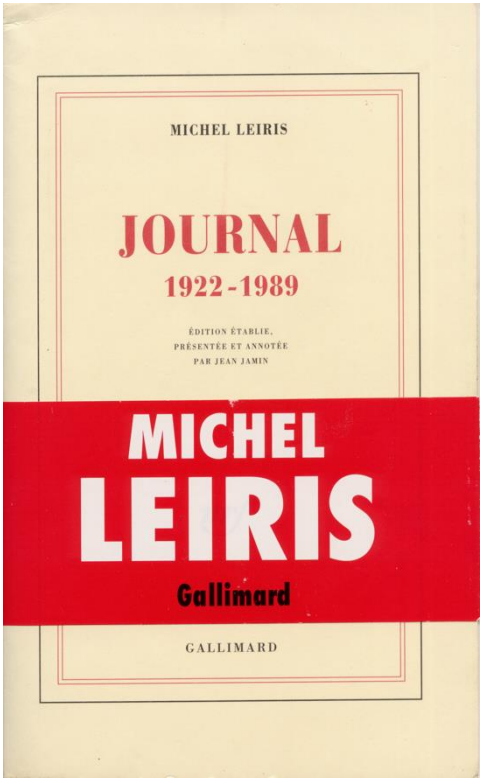
91-5. *Pierres pour un Alberto Giacometti.*



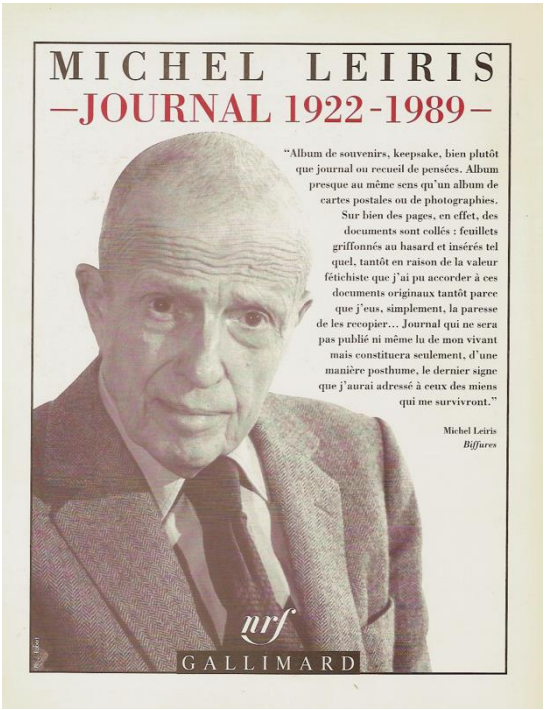
92-1. *Operratiques.* Couverture.



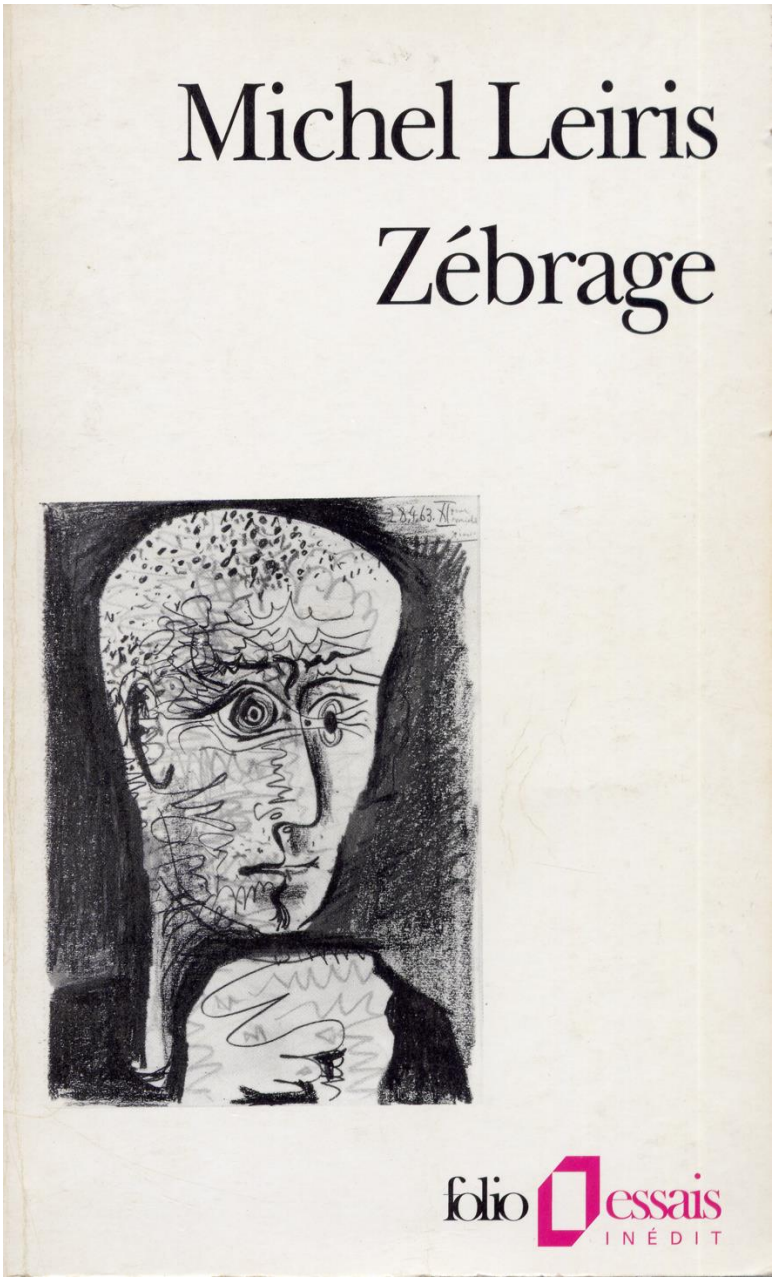
92-5. *Un Génie sans piédestal.* Couverture.



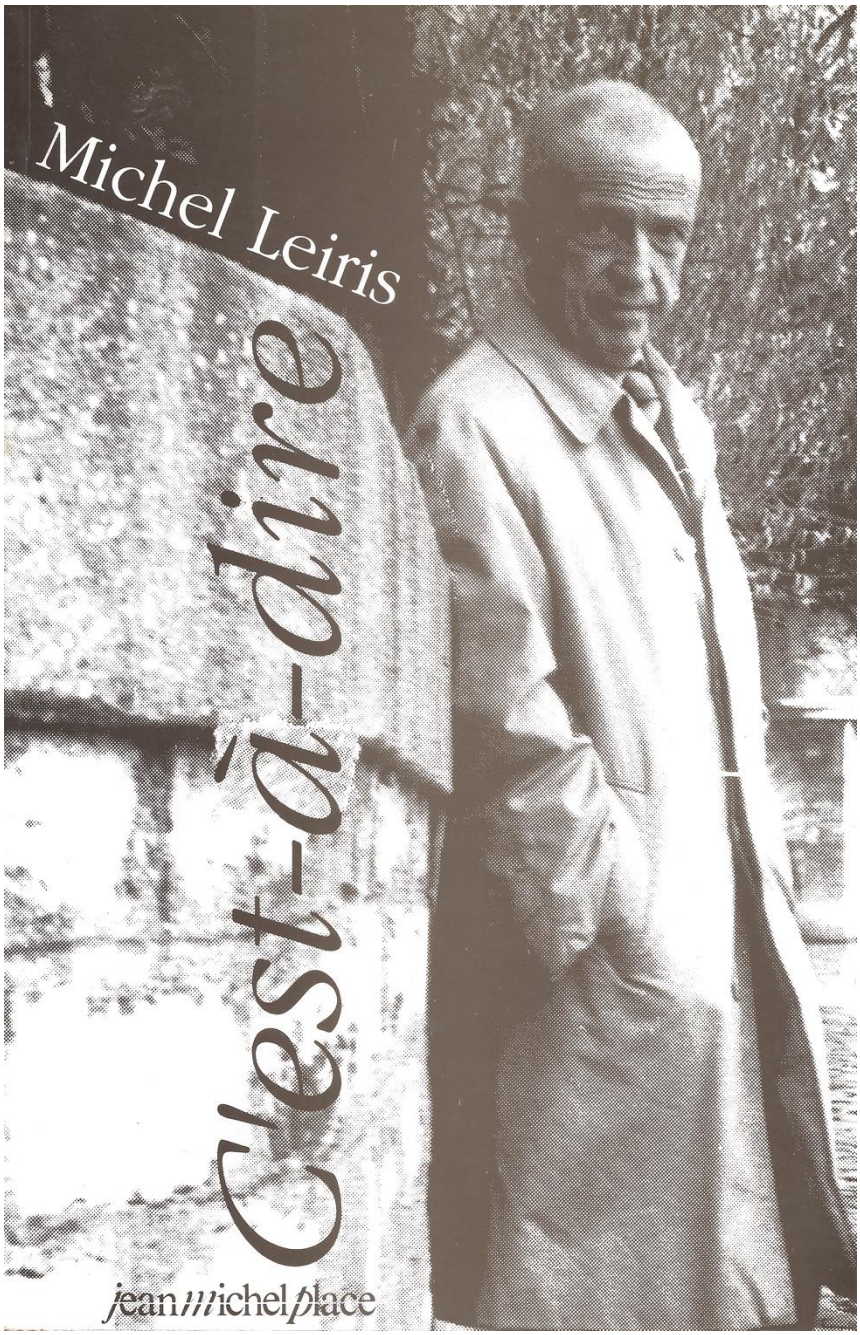
92-8. *Journal 1922-1989.* Couverture et bande publicitaire.



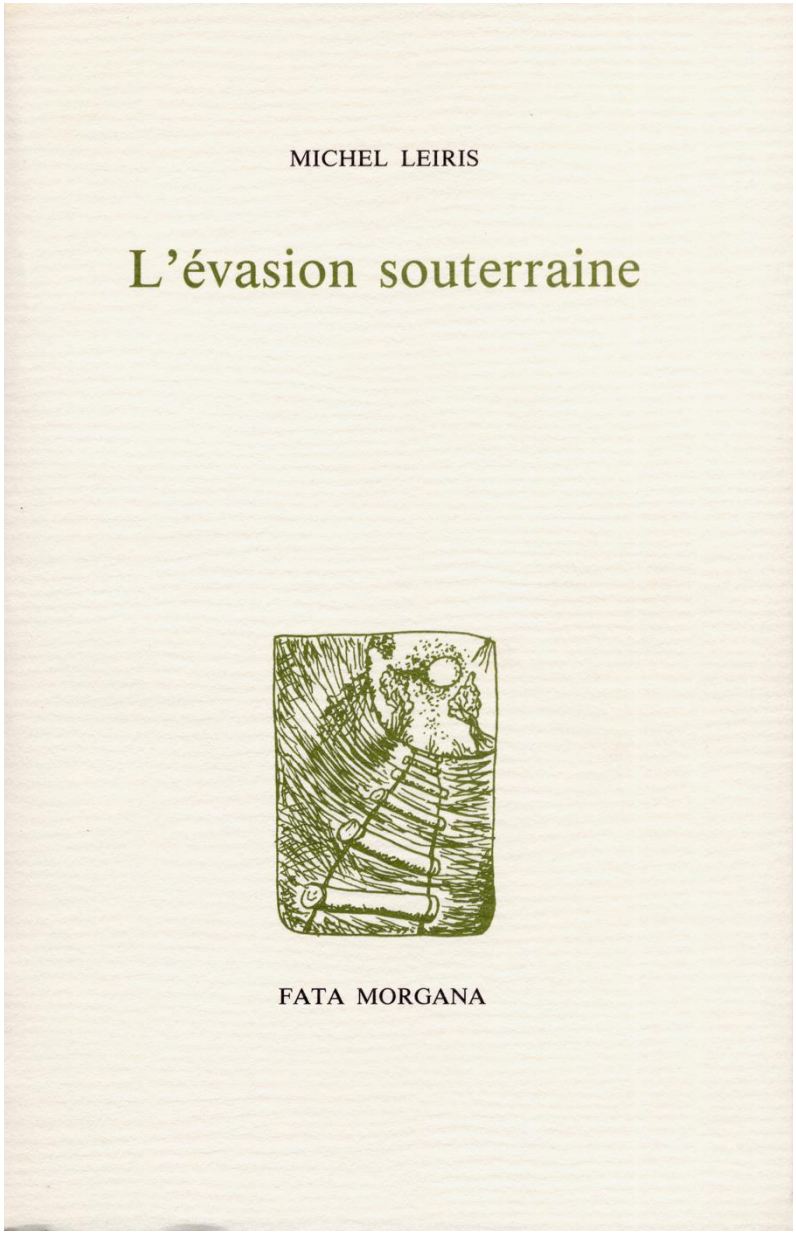
92-8. *Journal 1922-1989.* Publicité de l'éditeur (*Gradhiva,* n° 12, 1992, p. 4 de couverture).



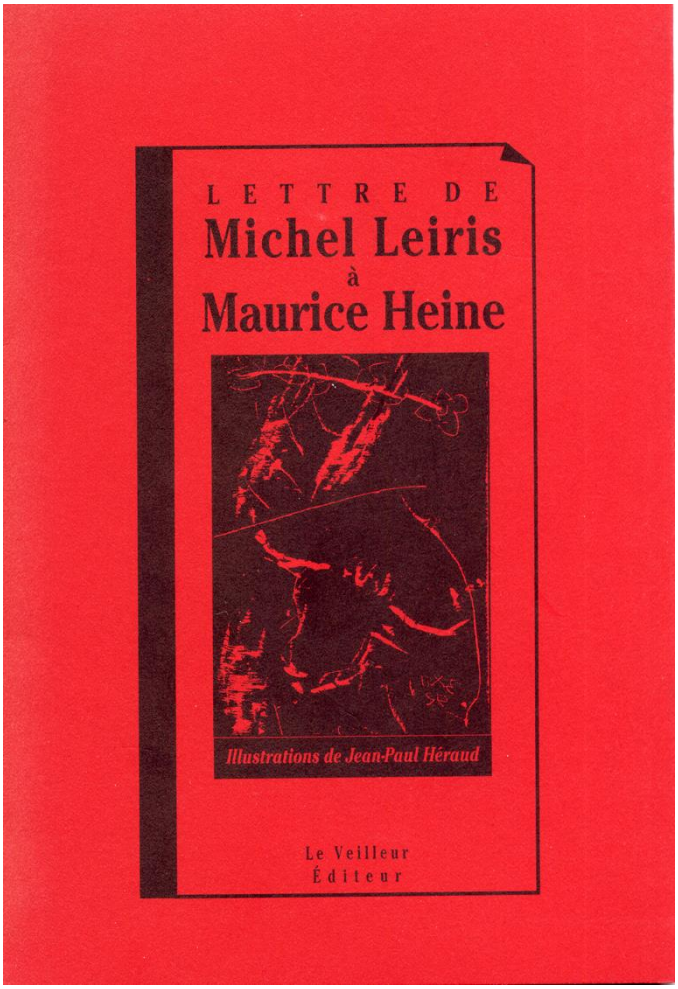
92-9. *Zébrage.* Couverture.



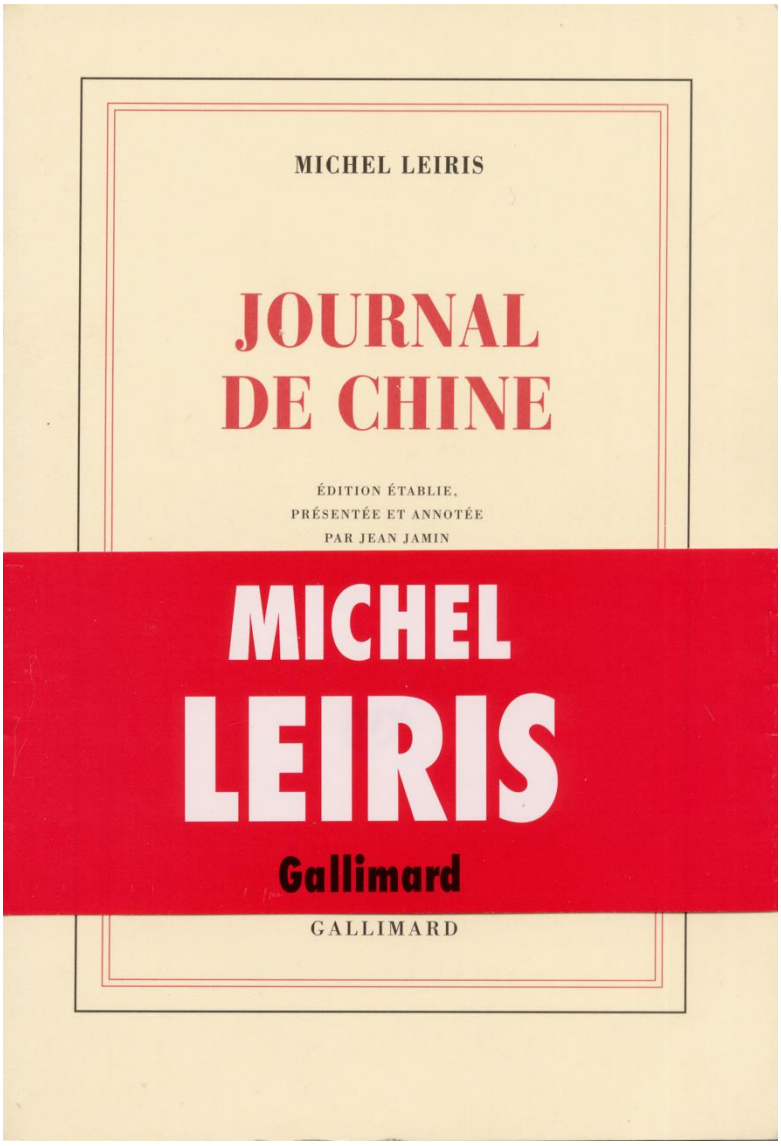
92-10. C'est-à-dire. Couverture.



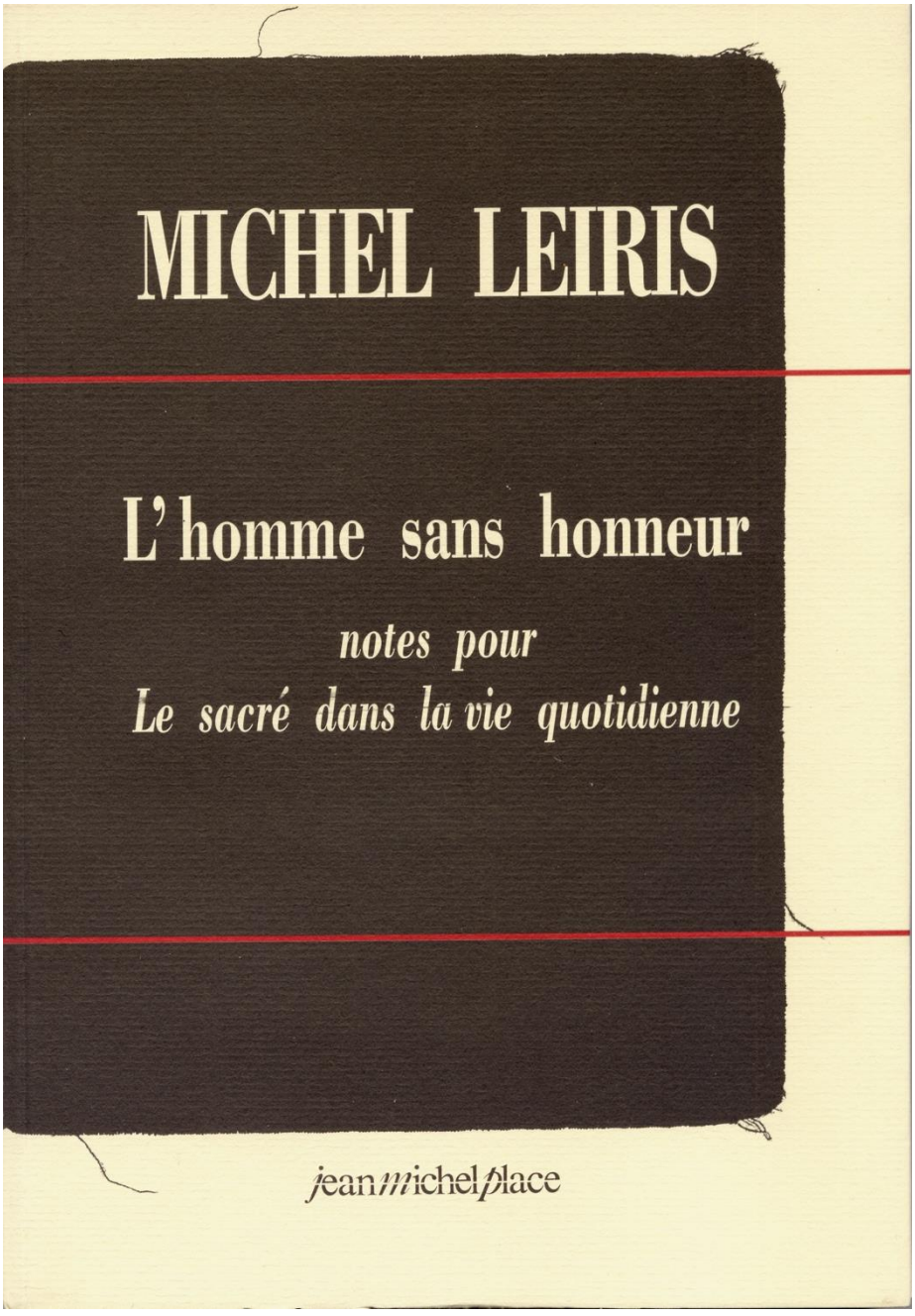
92-14. *L'Évasion souterraine.* Couverture.



93-1. *Lettre à Maurice Heine.*
Couverture.

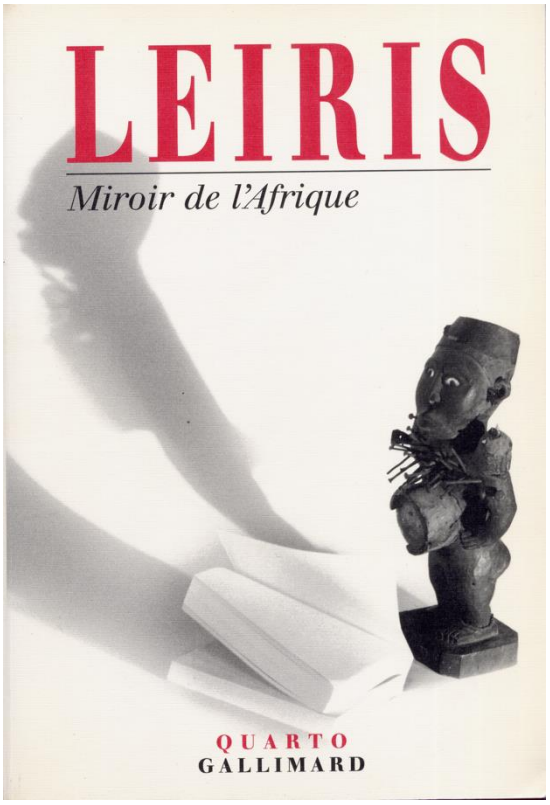


94-2. *Journal de Chine.*
Couverture et bande publicitaire.

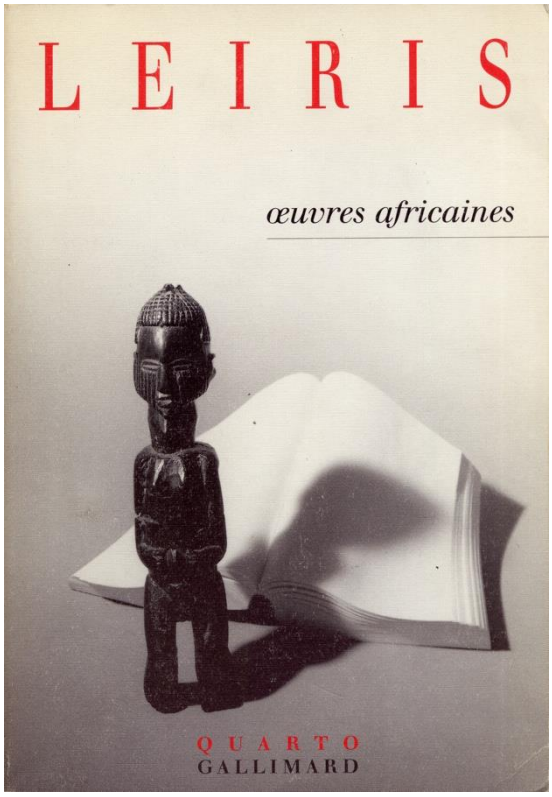


94-4. *L'Homme sans honneur,* exemplaires sur Périgord. Couverture.

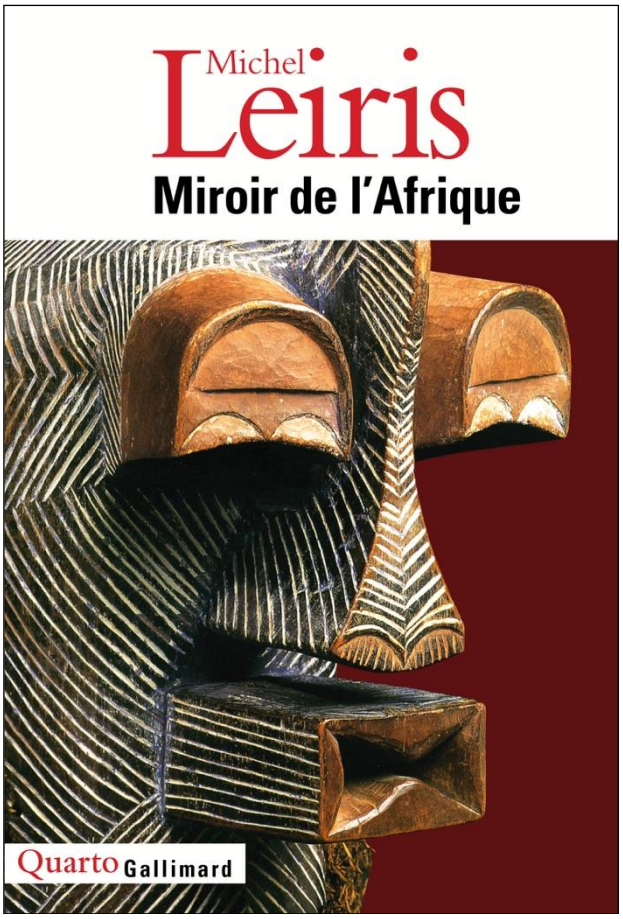
94-4. *L'Homme sans honneur,* exemplaires sur Périgord. Gravure insérée dans le livre reproduisant une photographie de Michel Leiris enfant tenant la main de son frère Pierre déguisé en toréador, datée mars 1905.



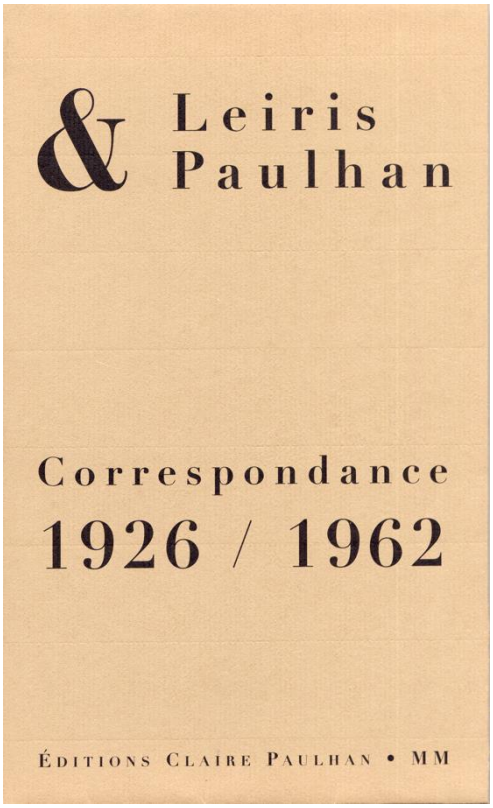
95-5. *Miroir de l'Afrique.* Couverture.



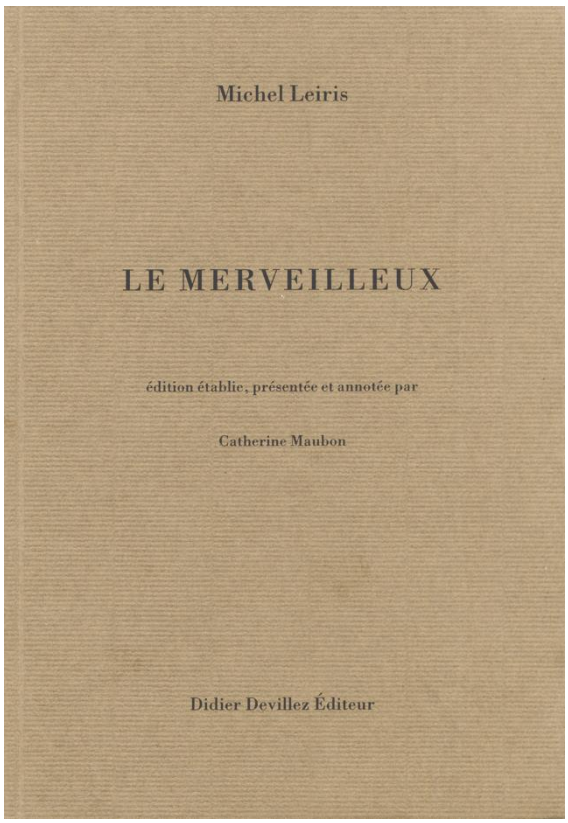
95-5. *Miroir de l'Afrique.* Projet de titre et de maquette.



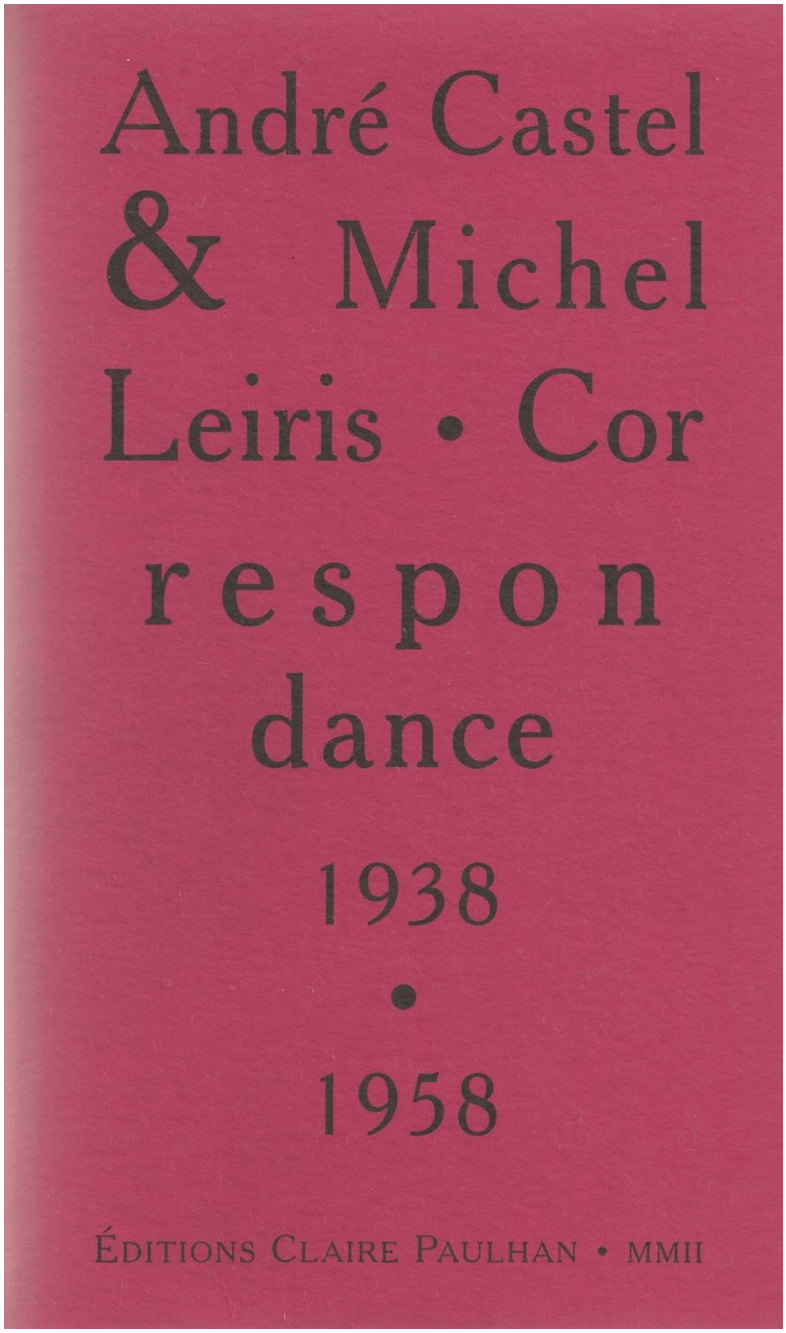
95-5. *Miroir de l'Afrique.* Nouvelle couverture.



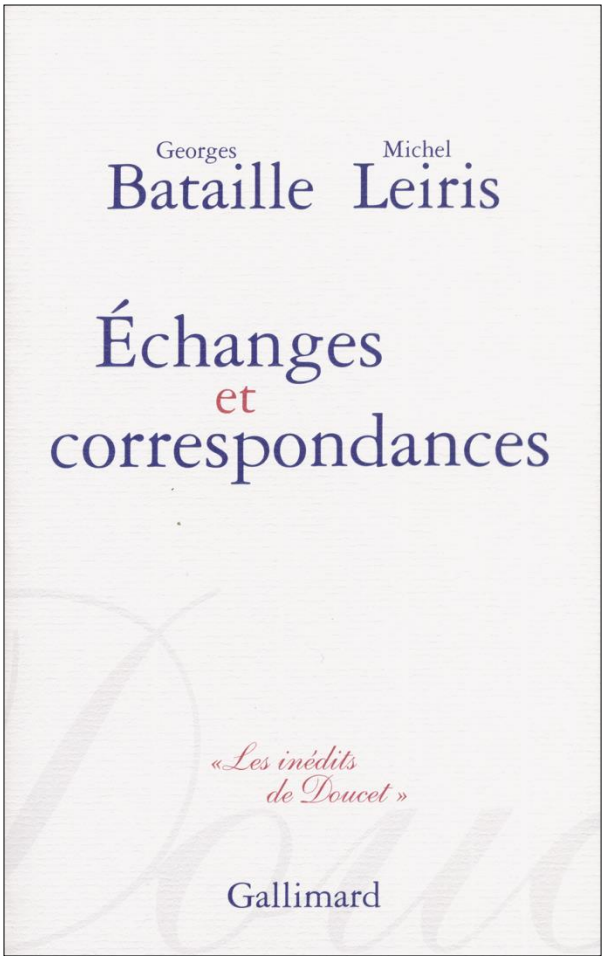
2000-4. Leiris & Paulhan, *Correspondance 1926-1962*.



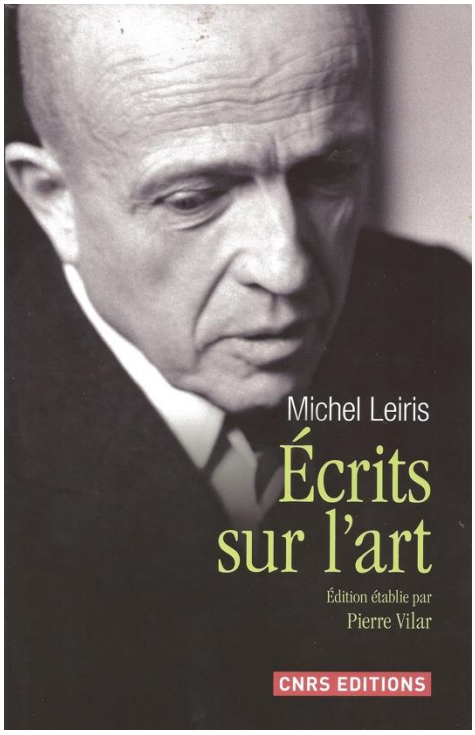
2000-5. *Le Merveilleux*.



2002-4. André Castel et Michel Leiris. *Correspondance 1938-1958.*

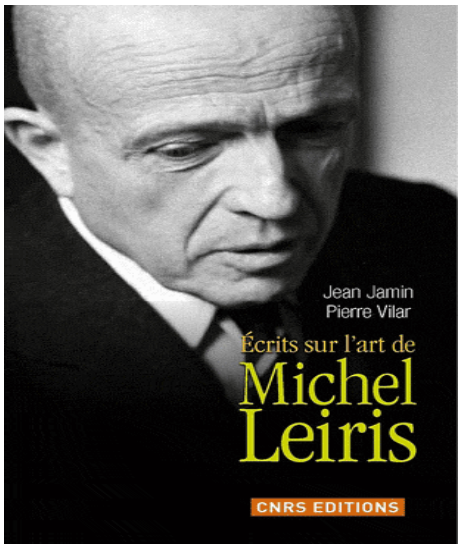


2004-1. Bataille et Leiris. *Échanges et correspondances*.

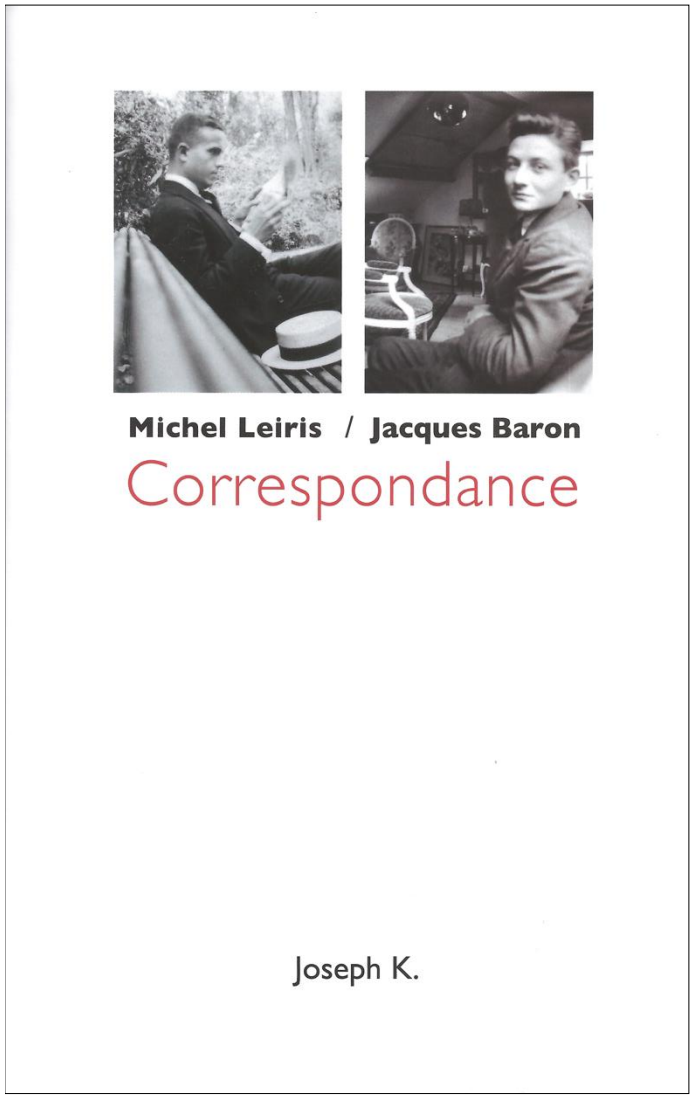


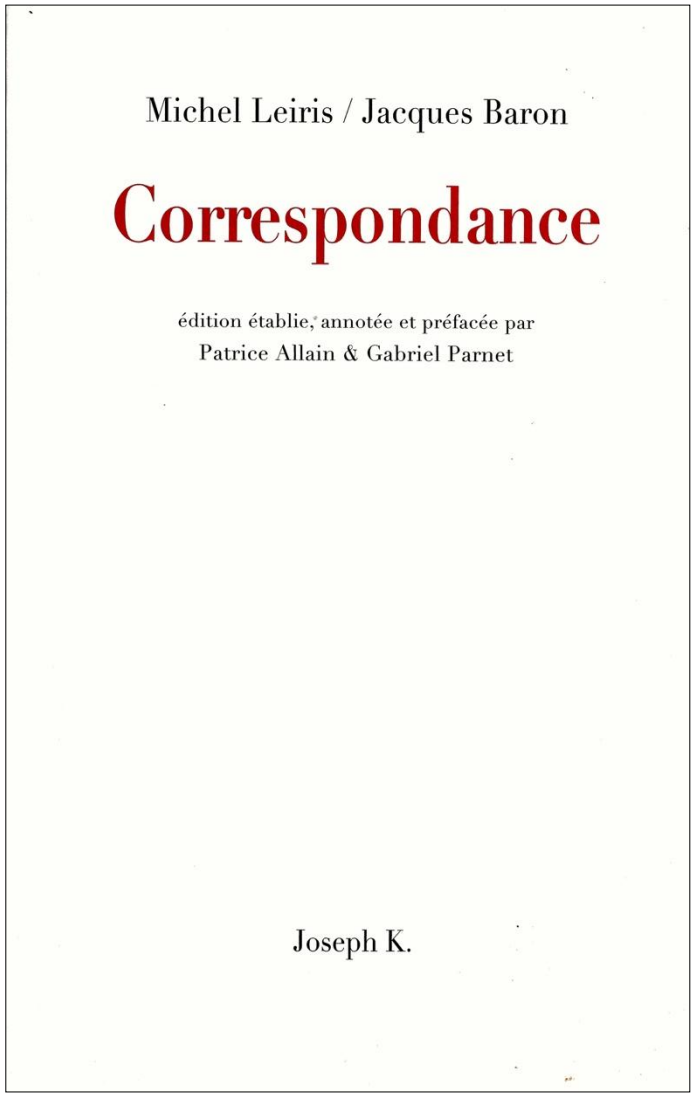
2011-2. *Écrits sur l'art.* Couverture

.

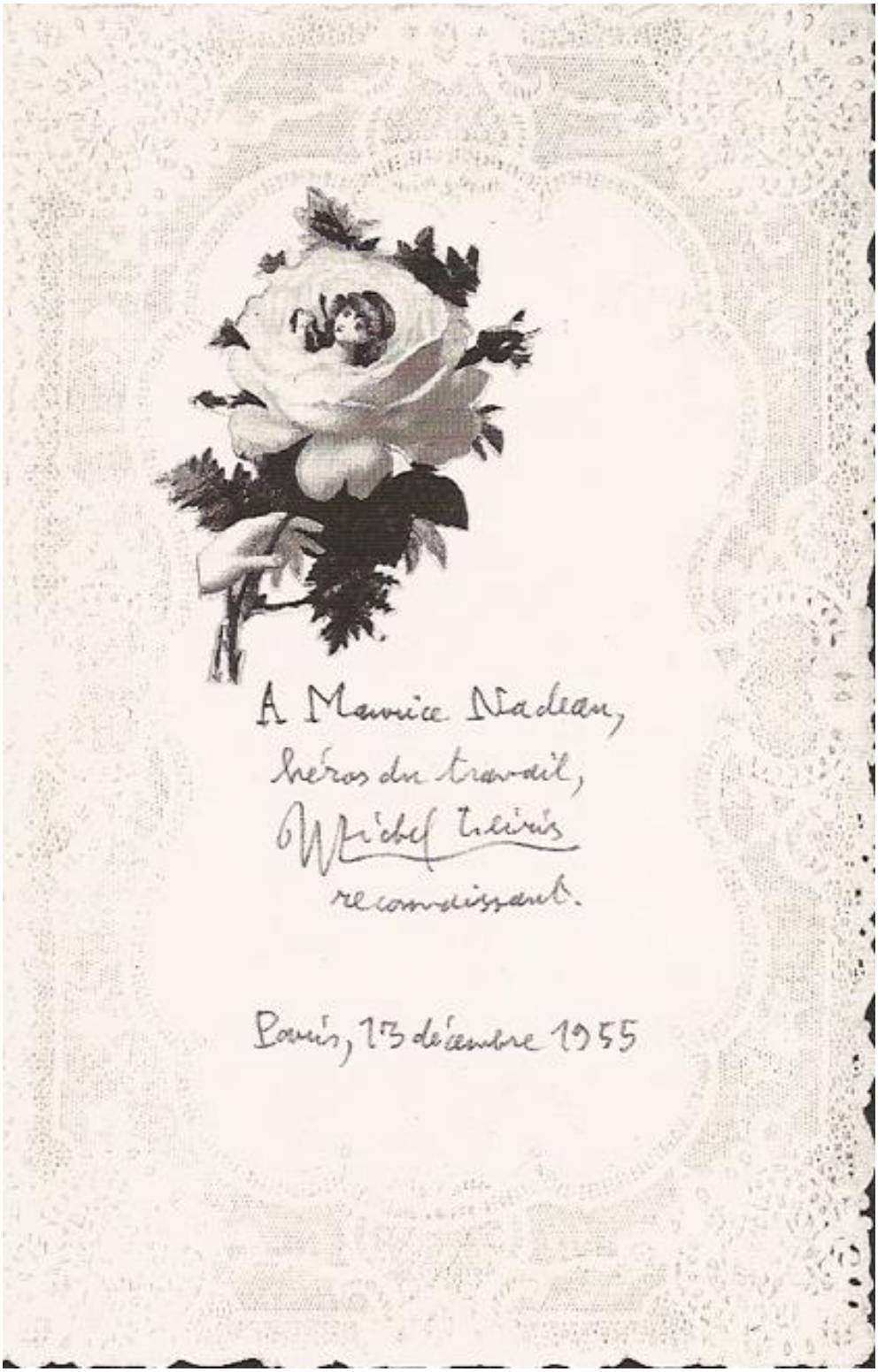


Couverture du livre tel qu'annoncé sur les sites de la FNAC et de Décitre en octobre 2011 : les auteurs sont Jean Jamin et Pierre Vilar et le titre est *Écrits sur l'art de Michel Leiris.*





2013-1. Michel Leiris et Jacques Baron. *Correspondance* [*1925-1979*]. Jacquette et couverture.



C-55-2. Carte adressée à Maurice Nadeau.

UNE INTERVIEW
de M. Michel Leiris

par G.-E. Clancier

GRAVE CRISE EN COTE-D'IVOIRE

Misère du travailleur indigène

POURQUOI la main-d'œuvre fait-elle défaut dans notre colonie d'A. O. F. ?

— Pour plusieurs raisons, dont la première tient aux conditions démographiques et géographiques de ce pays. Voyez-vous, la Côte-d'Ivoire est formée de deux régions très différentes. Au Nord, bordée par le Soudan français, où règne un climat sec, s'étend la Savane fort pauvre mais peuplée. Les indigènes y mènent une vie patriarcale grâce à de maigres cultures. Au Sud, dans la plaine basse, alluviale, qui longe le golf de Guinée, se dresse la forêt équatoriale au climat chaud et humide, malsain. Cette contrée est riche en plantations. On y trouve notamment du café, mais surtout dr cacao qui est la grande production de la Côte d'Ivoire; seulement la population indigène y est fort rare.

Le problème consiste donc à faire passer la main-d'œuvre du Nord au Sud, à la faire émigrer saisonnièrement.

Un entrepreneur

CELA est donc si difficile ?

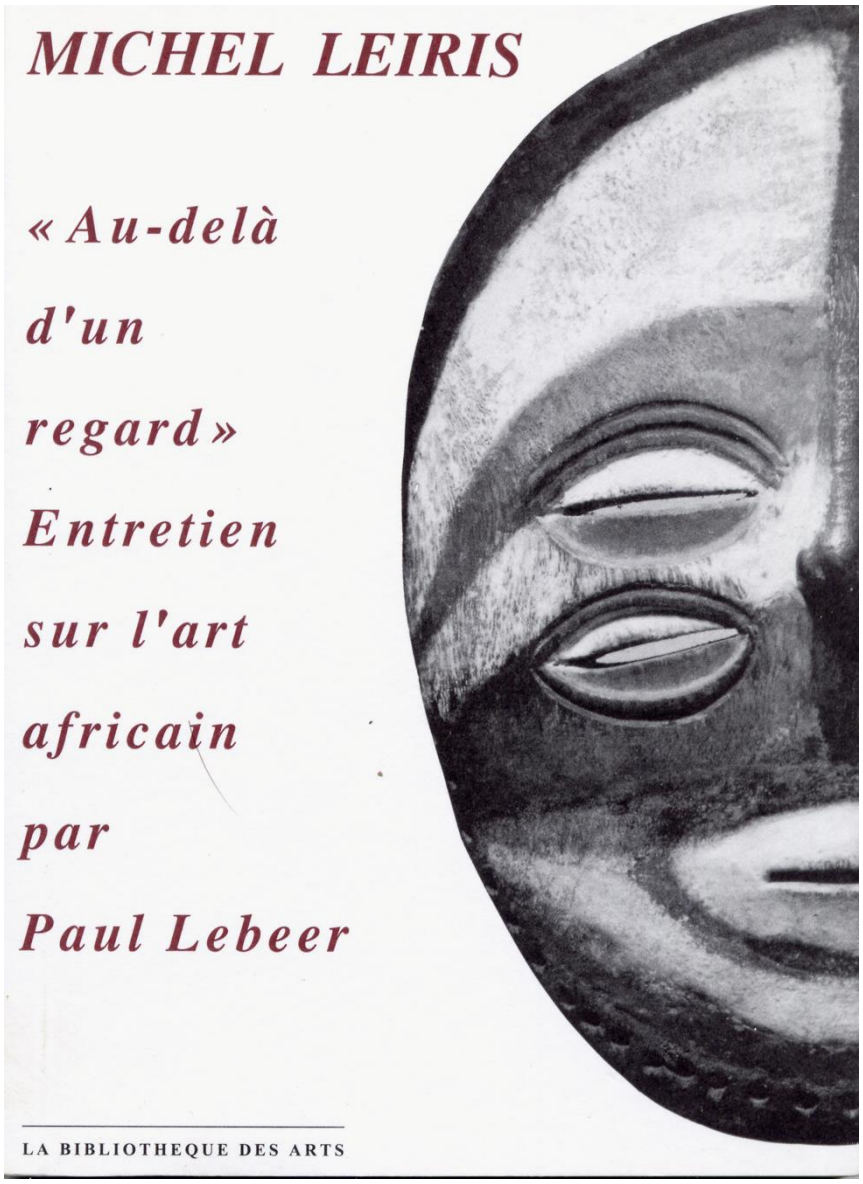
— Actuellement pres q u e impossible. Les indigènes ne veulent pas se rendre dans le sud où les plantations risquent se retomber en friche. C'est pour cela que le gouvernement nous a demandé d'aller voir sur place si quelque remède ne pourrait être apporté à cette situation critique.

— Qu'avez-vous trouvé là-bas ?

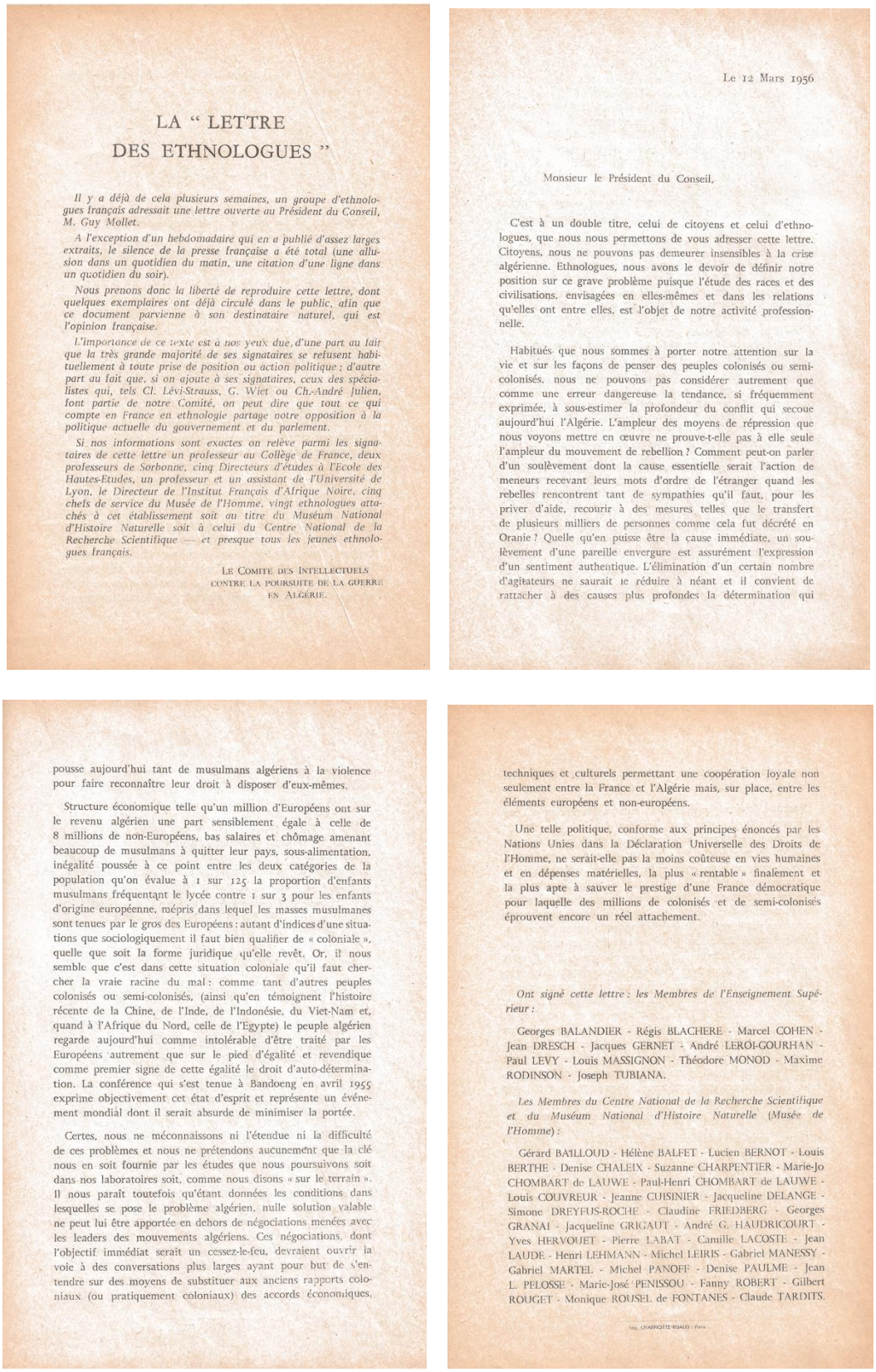
— Des faits extrêmement pénibles. L'administration avait été contrainte, pour pallier temporairement à la crise de main-d'œuvre, d'instituer le travail obligatoire.

Suite page 2

E-45-1. Grave crise en Côte-d'Ivoire. Entretien avec Georges-Emmanuel Clancier *(Le Populaire du Centre,* 23-25 octobre 1945).



E-67-2b. *Au-delà d'in regard, entretien sur l'art africain.*
Couverture



LA " LETTRE
DES ETHNOLOGUES "

Il y a déjà de cela plusieurs semaines, un groupe d'ethnologues français adressait une lettre ouverte au Président du Conseil, M. Guy Mollet.

A l'exception d'un hebdomadaire qui en a publié d'assez larges extraits, le silence de la presse française a été total (une allusion dans un quotidien du matin, une citation d'une ligne dans un quotidien du soir).

Nous prenons donc la liberté de reproduire cette lettre, dont quelques exemplaires ont déjà circulé dans le public, afin que ce document parvienne à son destinataire naturel, qui est l'opinion française.

L'importance de ce texte est à nos yeux due, d'une part au fait que la très grande majorité de ses signataires se refusent habituellement à toute prise de position ou action politique ; d'autre part au fait que, si on ajoute à ses signataires, ceux des spécialistes qui, tels Cl. Lévi-Strauss, G. Wiet ou Ch.-André Julien, font partie de notre Comité, on peut dire que tout ce qui compte en France en ethnologie partage notre opposition à la politique actuelle du gouvernement et du parlement.

Si nos informations sont exactes on relève parmi les signataires de cette lettre un professeur au Collège de France, deux professeurs de Sorbonne, cinq Directeurs d'études à l'Ecole des Hautes-Etudes, un professeur et un assistant de l'Université de Lyon, le Directeur de l'Institut Français d'Afrique Noire, cinq chefs de service du Musée de l'Homme, vingt ethnologues attachés à cet établissement soit au titre du Muséum National d'Histoire Naturelle soit à celui du Centre National de la Recherche Scientifique — et presque tous les jeunes ethnologues français.

LE COMITE DES INTELLECTUELS
CONTRE LA POURSUITE DE LA GUERRE
EN ALGÉRIE.

Le 12 Mars 1956

Monsieur le Président du Conseil,

C'est à un double titre, celui de citoyens et celui d'ethnologues, que nous nous permettons de vous adresser cette lettre. Citoyens, nous ne pouvons pas demeurer insensibles à la crise algérienne. Ethnologues, nous avons le devoir de définir notre position sur ce grave problème puisque l'étude des races et des civilisations, envisagées en elles-mêmes et dans les relations qu'elles ont entre elles, est l'objet de notre activité professionnelle.

Habitués que nous sommes à porter notre attention sur la vie et sur les façons de penser des peuples colonisés ou semi-colonisés, nous ne pouvons pas considérer autrement que comme une erreur dangereuse la tendance, si fréquemment exprimée, à sous-estimer la profondeur du conflit qui secoue aujourd'hui l'Algérie. L'ampleur des moyens de répression que nous voyons mettre en œuvre ne prouve-t-elle pas à elle seule l'ampleur du mouvement de rebellion ? Comment peut-on parler d'un soulèvement dont la cause essentielle serait l'action de meneurs recevant leurs mots d'ordre de l'étranger quand les rebelles rencontrent tant de sympathies qu'il faut, pour les priver d'aide, recourir à des mesures telles que le transfert de plusieurs milliers de personnes comme cela fut décrété en Oranie ? Quelle qu'en puisse être la cause immédiate, un soulèvement d'une pareille envergure est assurément l'expression d'un sentiment authentique. L'élimination d'un certain nombre d'agitateurs ne saurait le réduire à néant et il convient de rattacher à des causes plus profondes la détermination qui

pousse aujourd'hui tant de musulmans algériens à la violence pour faire reconnaître leur droit à disposer d'eux-mêmes.

Structure économique telle qu'un million d'Européens ont sur le revenu algérien une part sensiblement égale à celle de 8 millions de non-Européens, bas salaires et chômage amenant beaucoup de musulmans à quitter leur pays, sous-alimentation, inégalité poussée à ce point entre les deux catégories de la population qu'on évalue à 1 sur 125 la proportion d'enfants musulmans fréquentant le lycée contre 1 sur 3 pour les enfants d'origine européenne, mépris dans lequel les masses musulmanes sont tenues par le gros des Européens : autant d'indices d'une situations que sociologiquement il faut bien qualifier de « coloniale », quelle que soit la forme juridique qu'elle revêt. Or, il nous semble que c'est dans cette situation coloniale qu'il faut chercher la vraie racine du mal : comme tant d'autres peuples colonisés ou semi-colonisés, (ainsi qu'en témoignent l'histoire récente de la Chine, de l'Inde, de l'Indonésie, du Viet-Nam et, quand à l'Afrique du Nord, celle de l'Egypte) le peuple algérien regarde aujourd'hui comme intolérable d'être traité par les Européens autrement que sur le pied d'égalité et revendique comme premier signe de cette égalité le droit d'auto-détermination. La conférence qui s'est tenue à Bandoeng en avril 1955 exprime objectivement cet état d'esprit et représente un événement mondial dont il serait absurde de minimiser la portée.

Certes, nous ne méconnaissons ni l'étendue ni la difficulté de ces problèmes et nous ne prétendons aucunement que la clé nous en soit fournie par les études que nous poursuivons soit dans nos laboratoires soit, comme nous disons « sur le terrain ». Il nous paraît toutefois qu'étant données les conditions dans lesquelles se pose le problème algérien, nulle solution valable ne peut lui être apportée en dehors de négociations menées avec les leaders des mouvements algériens. Ces négociations, dont l'objectif immédiat serait un cessez-le-feu, devraient ouvrir la voie à des conversations plus larges ayant pour but de s'entendre sur des moyens de substituer aux anciens rapports coloniaux (ou pratiquement coloniaux) des accords économiques,

techniques et culturels permettant une coopération loyale non seulement entre la France et l'Algérie mais, sur place, entre les éléments européens et non-européens.

Une telle politique, conforme aux principes énoncés par les Nations Unies dans la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, ne serait-elle pas la moins coûteuse en vies humaines et en dépenses matérielles, la plus « rentable » finalement et la plus apte à sauver le prestige d'une France démocratique pour laquelle des millions de colonisés et de semi-colonisés éprouvent encore un réel attachement.

Ont signé cette lettre : les Membres de l'Enseignement Supérieur :

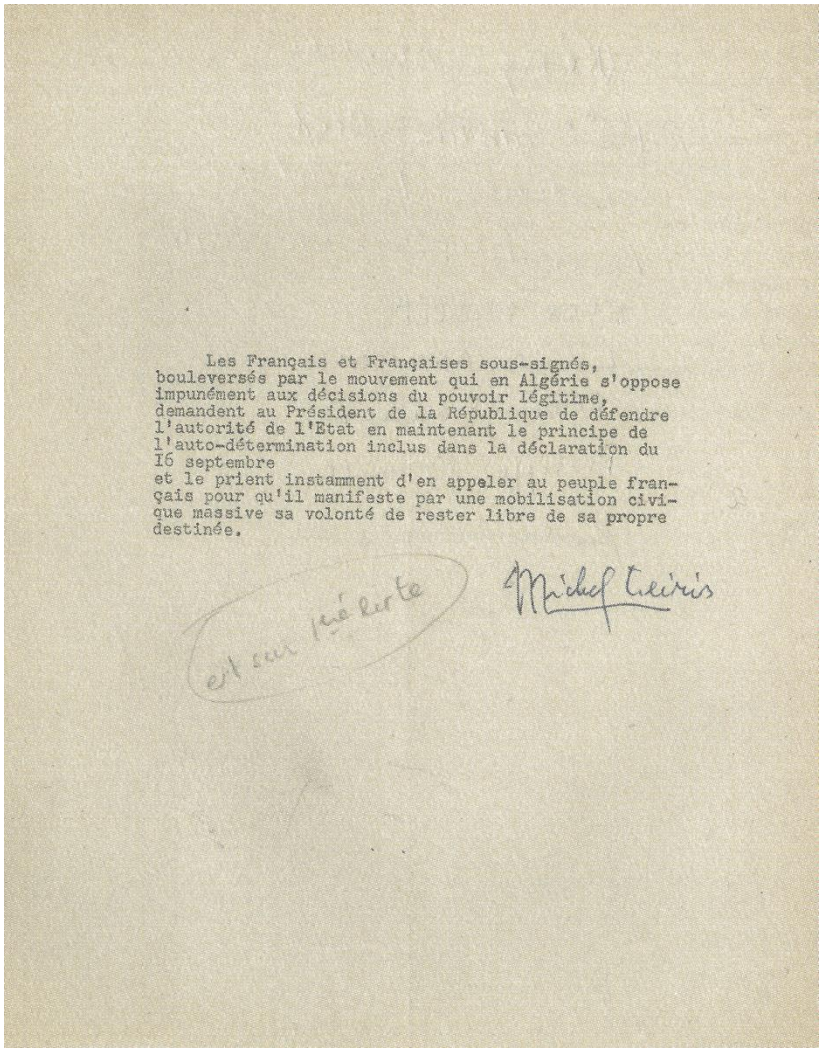
Georges BALANDIER - Régis BLACHERE - Marcel COHEN - Jean DRESCH - Jacques GERNET - André LEROI-GOURHAN - Paul LEVY - Louis MASSIGNON - Théodore MONOD - Maxime RODINSON - Joseph TUBIANA.

Les Membres du Centre National de la Recherche Scientifique et du Muséum National d'Histoire Naturelle (Musée de l'Homme) :

Gérard BAILLOUD - Hélène BALFET - Lucien BERNOT - Louis BERTHE - Denise CHALEIX - Suzanne CHARPENTIER - Marie-Jo CHOMBART de LAUWE - Paul-Henri CHOMBART de LAUWE - Louis COUVREUR - Jeanne CUISINIER - Jacqueline DELANGE - Simone DREYFUS-ROCHE - Claudine FRIEDBERG - Georges GRANAI - Jacqueline GRIGAUT - André G. HAUDRICOURT - Yves HERVOUET - Pierre LABAT - Camille LACOSTE - Jean LAUDE - Henri LEHMANN - Michel LEIRIS - Gabriel MANESSY - Gabriel MARTEL - Michel PANOFF - Denise PAULME - Jean L. PELOSSE - Marie-José PENISSOU - Fanny ROBERT - Gilbert ROUGET - Monique ROUSEL de FONTANES - Claude TARDITS.

Imp. CHARPENTIER-RUAUD - Paris

D-56-2. Lettre des ethnologues à M. Guy Mollet, président du Conseil à propos du conflit algérien, 12 mars 1956.

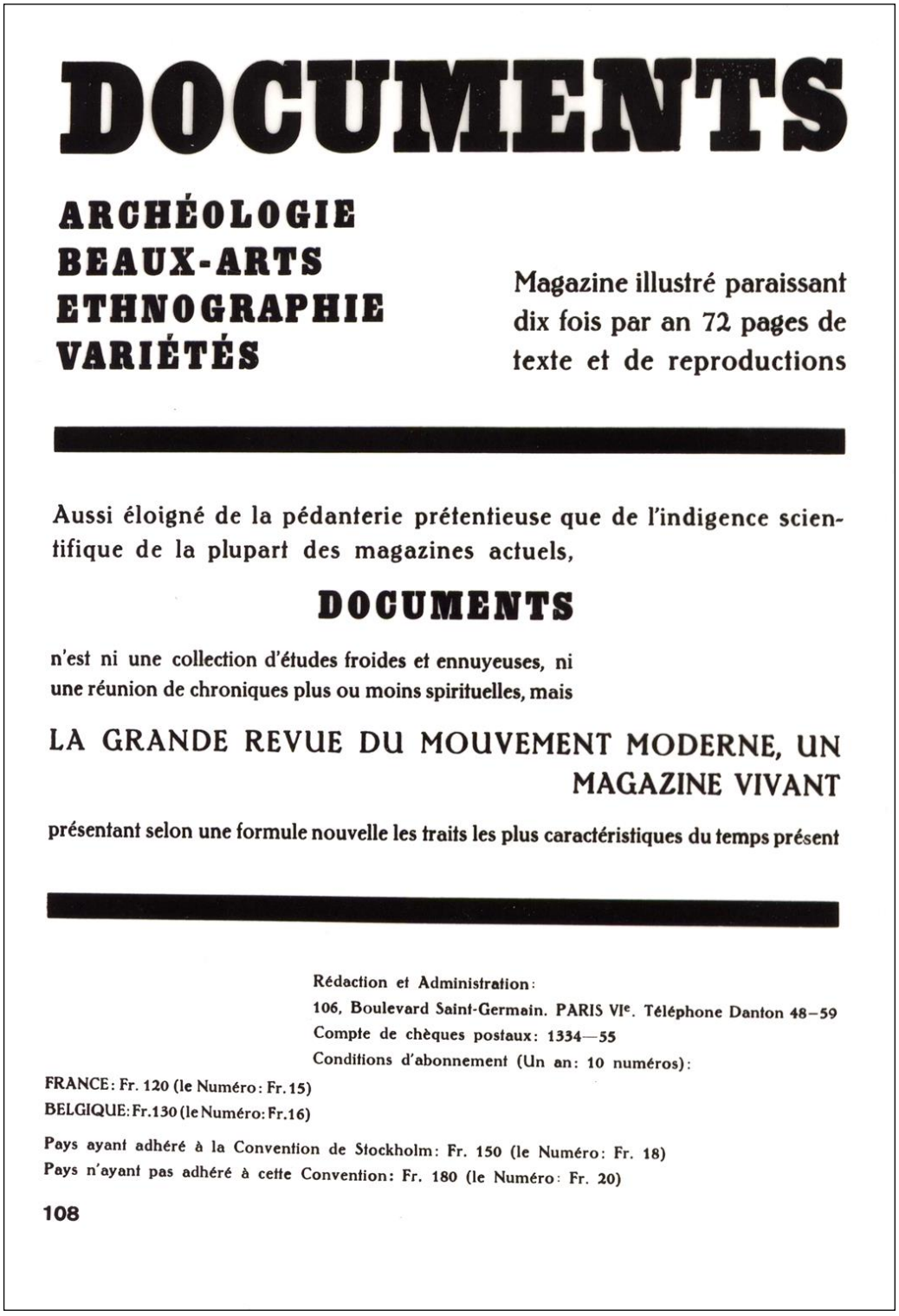


Les Français et Françaises sous-signés,
bouleversés par le mouvement qui en Algérie s'oppose
impunément aux décisions du pouvoir légitime,
demandent au Président de la République de défendre
l'autorité de l'Etat en maintenant le principe de
l'auto-détermination inclus dans la déclaration du
16 septembre
et le prient instamment d'en appeler au peuple fran-
çais pour qu'il manifeste par une mobilisation civi-
que massive sa volonté de rester libre de sa propre
destinée.

Michel Leiris

et sur pied de guerre

D-60-0a. Appel du groupe Esprit au général de Gaulle, fin janvier - début 1960.



DOCUMENTS

ARCHÉOLOGIE
BEAUX-ARTS
ETHNOGRAPHIE
VARIÉTÉS

Magazine illustré paraissant dix fois par an 72 pages de texte et de reproductions

Aussi éloigné de la pédanterie prétentieuse que de l'indigence scientifique de la plupart des magazines actuels,

DOCUMENTS

n'est ni une collection d'études froides et ennuyeuses, ni une réunion de chroniques plus ou moins spirituelles, mais

LA GRANDE REVUE DU MOUVEMENT MODERNE, UN MAGAZINE VIVANT

présentant selon une formule nouvelle les traits les plus caractéristiques du temps présent

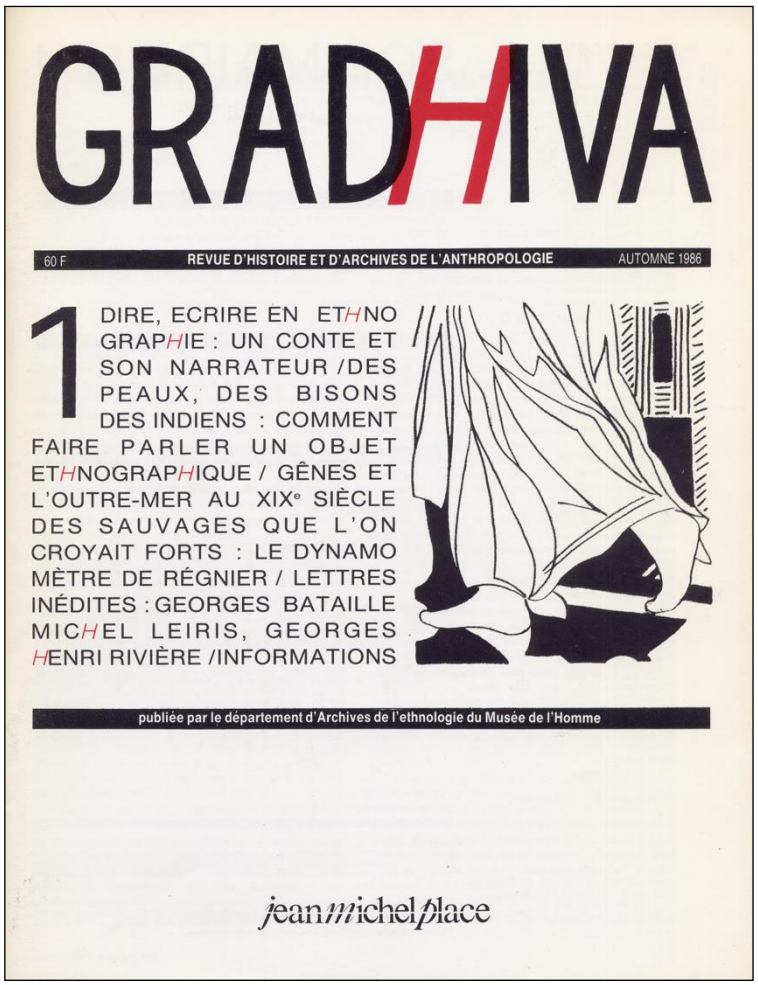
Rédaction et Administration:
106, Boulevard Saint-Germain. PARIS VIe. Téléphone Danton 48–59
Compte de chèques postaux: 1334—55
Conditions d'abonnement (Un an: 10 numéros):

FRANCE: Fr. 120 (le Numéro: Fr. 15)
BELGIQUE: Fr. 130 (le Numéro: Fr. 16)

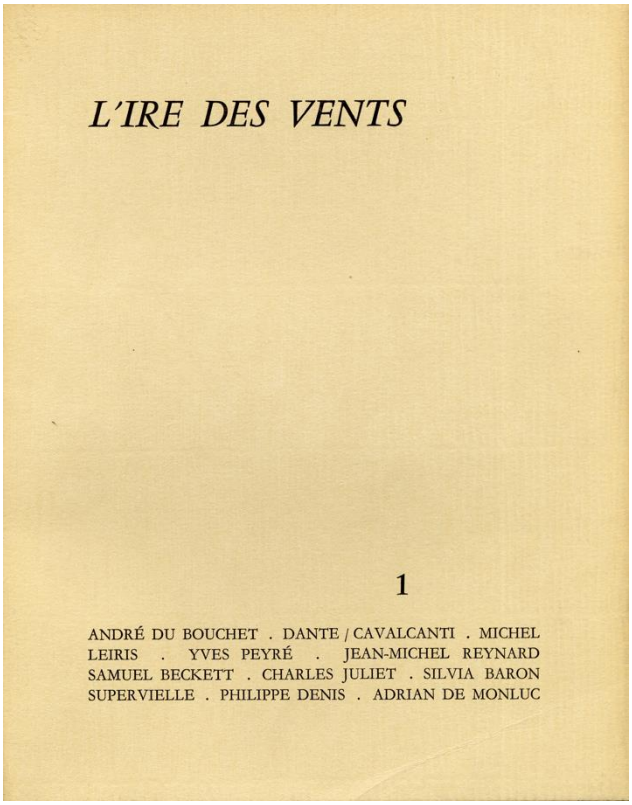
Pays ayant adhéré à la Convention de Stockholm: Fr. 150 (le Numéro: Fr. 18)
Pays n'ayant pas adhéré à cette Convention: Fr. 180 (le Numéro: Fr. 20)

108

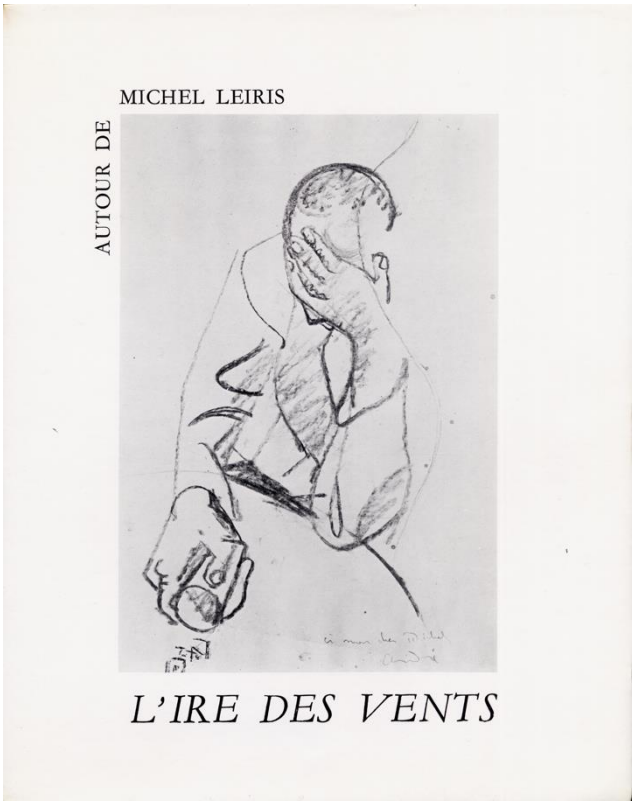
P-28. *Documents.* Annonce publiée dans *Omnibus,* 1931.



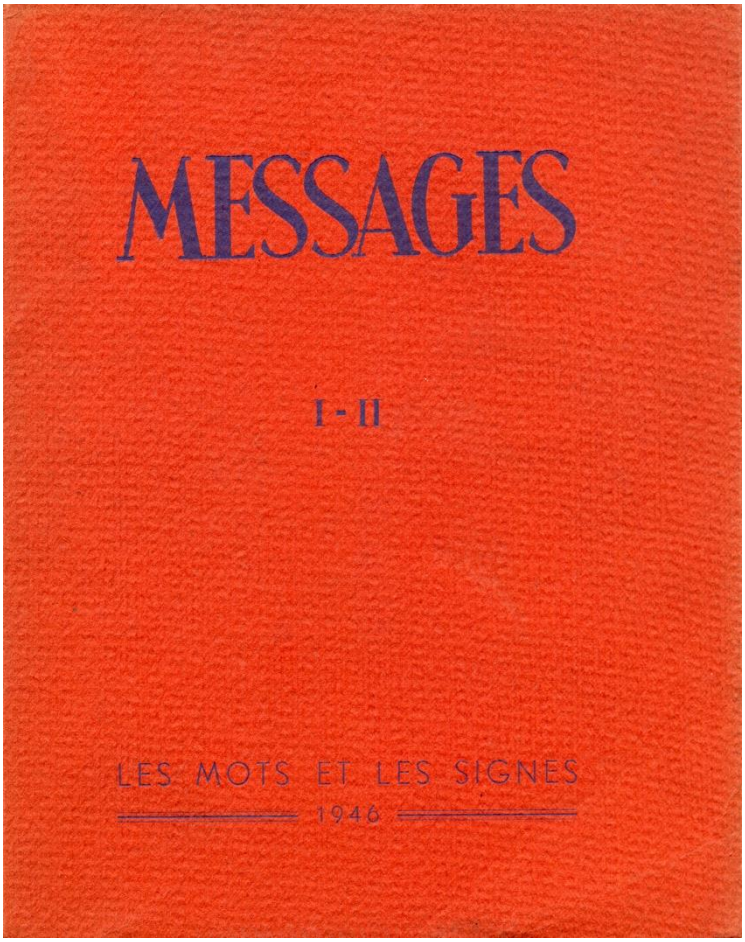
P-33. *Gradhiva,* n° 1, automne 1986.

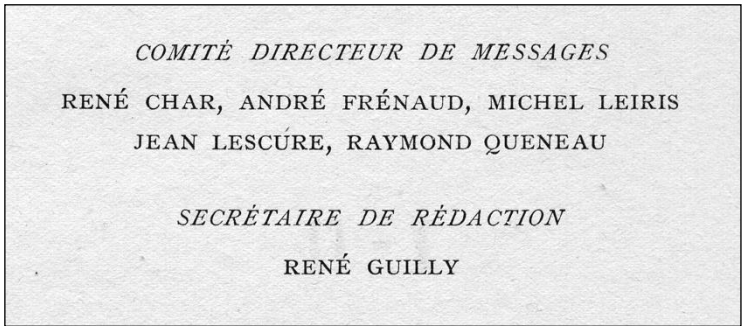


P-38. *L'Ire des vents,* n° 1, printemps 1978.

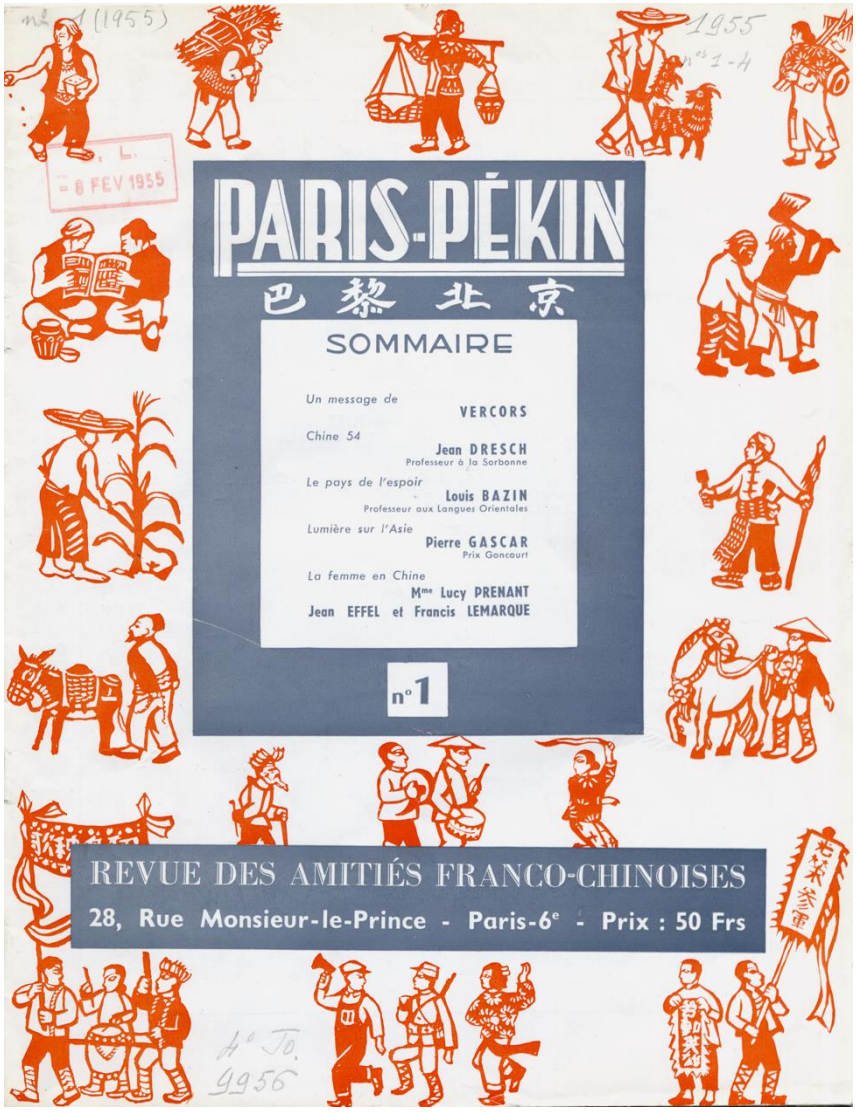


P-38. *L'Ire des vents,* n° 3-4, printemps 1981, « Autour de Michel Leiris ».
Jaquette : *Joueur de dès* (portrait de Michel Leiris) par André Masson, 1923.





P-47. *Messages,* 1946, I-II.



ASSOCIATION
DES
AMITIÉS FRANCO-CHINOISES

Fondée le 15 mai 1952, l'Association des Amitiés Franco-Chinoises, a pour but, ainsi que le déclare l'article 3 de ses statuts : « **d'affirmer et de développer les liens d'amitié qui unissent les peuples de France et de la République Populaire de Chine par une connaissance mutuelle sans cesse approfondie de leur histoire, de leur culture et de leur économie.** »

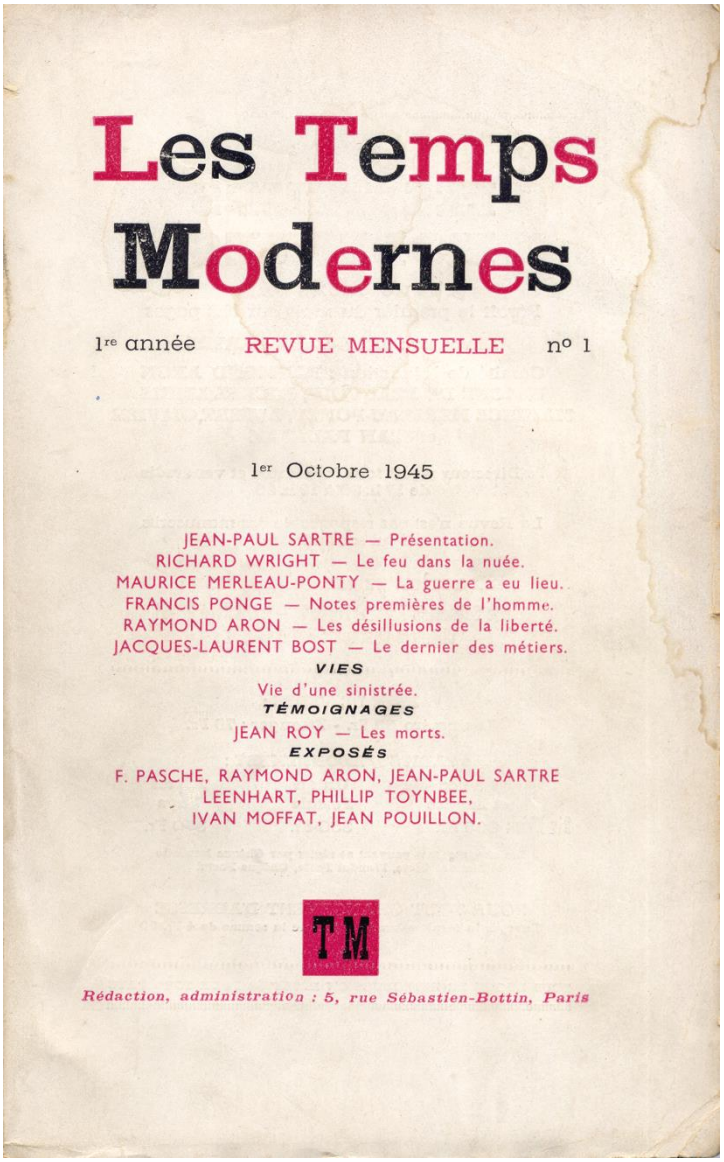
COMITÉ D'HONNEUR

Président : M. VERCORS

MMmes Yves FARGE, Eugénie COTTON, Françoise LECLERC, Jeanne LEVY, Elsa TRIOLET.

MM. Général PETIT, Professeur PATTE, Professeur Henri DENIS, Professeur NER, Professeur MALTERRE, Docteur BOURGUIGNON, ARAGON, Michel LEIRIS, Jean EFFEL, Marc BEIGBEDER, Jean MARCENAC, Me Marcel WILLARD, Lucien LAINE, Fernand LEGER.

P-52a. *Paris-Pékin,* nouvelle série, n° 1, janvier 1955.



Les Temps Modernes

1re année REVUE MENSUELLE nº 1

1er Octobre 1945

JEAN-PAUL SARTRE — Présentation.
RICHARD WRIGHT — Le feu dans la nuée.
MAURICE MERLEAU-PONTY — La guerre a eu lieu.
FRANCIS PONGE — Notes premières de l'homme.
RAYMOND ARON — Les désillusions de la liberté.
JACQUES-LAURENT BOST — Le dernier des métiers.

VIES

Vie d'une sinistrée.

TÉMOIGNAGES

JEAN ROY — Les morts.

EXPOSÉS

F. PASCHE, RAYMOND ARON, JEAN-PAUL SARTRE
LEENHART, PHILLIP TOYNBEE,
IVAN MOFFAT, JEAN POUILLON.

TM

Rédaction, administration : 5, rue Sébastien-Bottin, Paris

LES TEMPS MODERNES

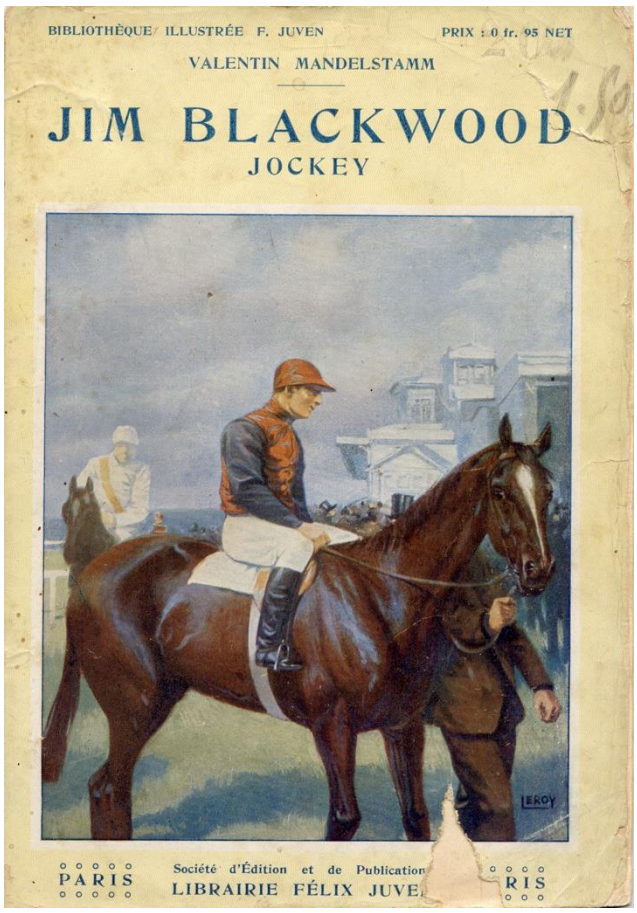
revue mensuelle

Paraît le premier du mois sur 192 pages

Directeur : JEAN-PAUL SARTRE

Comité de Rédaction : RAYMOND ARON
SIMONE DE BEAUVOIR, MICHEL LEIRIS
MAURICE MERLEAU-PONTY, ALBERT OLIVIER
et JEAN PAULHAN

P-66. *Les Temps modernes,* n° 1, 1er octobre 1945.



« Rôle de second que j'ai toujours aimé à jouer : mon frère ministre de la Guerre ou président de la République, moi généralissime ; identification avec Nicklausse (rôle travesti), le confident d'Hoffmann ; avec Weeks [*sic* pour Wicks] l'ami de Jim Blackwood. Trahison de Lancelot du Lac. Second de Bataille, de Griaule, etc. [Rapprocher de la notion de secte, de groupe entre les membres desquels il règne une complicité] homosexualité latente ? (Cf., à Paris, comparaison de Geneviève M. à Bonaparte, et, à Heyst, de la petite fille dont j'étais amoureux à Faust). » – « Souvenirs (1901…) », 17, dans *La Règle du jeu,* Gallimard, « Pléiade », 2003, p. 1093.

Le « challenger », le « comingman », c'est le cadet par rapport à l'aîné. À un désir de rester le cadet se rattache peut-être ce goût que j'ai toujours eu de jouer un rôle de second. Par exemple, dans les jeux d'enfance : moi généralissime, par rapport à un ami ou frère ministre de la guerre ou président de la république (adhésion au jeu à ce point que je pleurais ou trépignais quand on me « dégradait ») ; — plus tard : identification avec Niklausse le confident d'Hoffmann (cf. l'opéra-comique d'Offenbach), puis Weeks l'ami de Jim Blackwood (cf. le roman de Mandelstamm).

« L'Homme sans honneur », dans *La Règle du jeu,* Gallimard, « Pléiade », 2003 (« Pléiade »), p. 1137-1138.

L'intrigue passionnelle dans laquelle j'étais, pour la première fois, engagé ne constituait-elle pas le plus fabuleux des voyages ? Nulle envie d'être ailleurs que là où présentement j'étais, cherchant dans les fêtes que proposait le dehors les occasions de complicités nouvelles avec ma proche complice plutôt que celles d'une évasion.

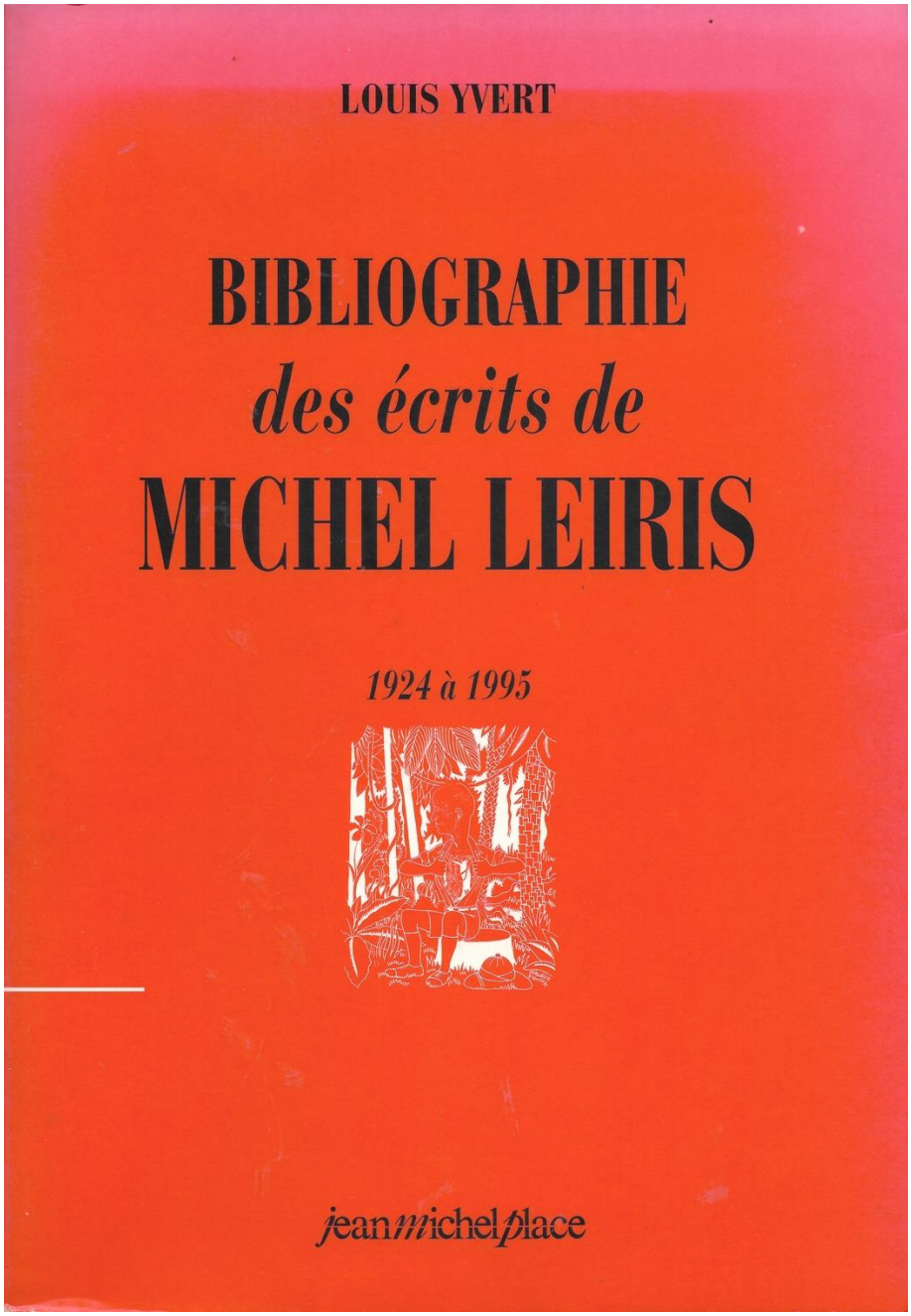
Certes, le charme finit par se rompre. Mais pendant un temps — je crois pouvoir le dire sans que ce soit prêter impudemment à l'autre mon propre sentiment — la complicité dans laquelle nous tendions à nous enfermer fut l'égale d'une île où, la peuplant à nous seuls et ne prenant pas d'autre peine que de ramasser et de cueillir, nous aurions trouvé tout ce qu'exigeait notre subsistance charnelle et sentimentale. Sans doute est-ce quand l'illusion commença à se dissiper qu'il fallut, pour garder à cette île la verdeur qu'elle avait lorsque nous l'habitions sans y penser, nous forger un mythe de l'île, moyen d'infuser une sève neuve à ce qu'obscurément nous sentions menacé de dépérissement. Ce mythe auquel nous souscrivîmes longtemps et dont nous n'aurions certes pas admis qu'il était un éperon pour notre amour plutôt qu'il n'illustrait sa force, c'est un album pour enfants qui nous en fournit le support, grand livre de format presque carré que j'avais acquis peu après, peut-être, que nous l'eussions aperçu dans une exposition de livres illustrés modernes, répondant — comme d'autres choses que nous allions voir ou écouter ensemble — à mes curiosités artistiques naissantes, encore bien tâtonnantes et souvent dictées par un snobisme naïf. Signé d'un artiste dont ultérieurement le nom de loin en loin me tomberait à nouveau sous les yeux, Edy Legrand, il avait pour titre les noms jumelés de ses protagonistes, *Macao et Cosmage,* augmentés d'un sous-titre pastichant ceux de maints romans à l'ancienne mode : *ou l'expérience du bonheur.*

Un Blanc — sorte de Robinson — et une sauvagesse vivant une vie édénique dans une île, sinon déserte du moins étrangère à tout circuit, tels étaient les héros de cette histoire ornée de quantité d'images coloriées les montrant tantôt occupés à se pourvoir en nourriture (tâche facile, vu la générosité proverbiale de la nature tropicale), tantôt dans leurs jeux, tantôt (me semble-t-il) se tirant sans dommage d'une de ces aventures auxquelles les coureurs de jungle sont presque inéluctablement promis. Bonheur sans tache sous un ciel sans tache, jusqu'au jour où un steamer apparaît, dont le capitaine décidera Macao — sans autre argument, peut-être, que la splendeur industrielle du bateau qu'il commande — à s'embarquer avec lui pour revenir au monde civilisé. L'une des dernières images représente la délaissée pleurant à chaudes larmes sur le rivage, tandis que son compagnon s'en va, subjugué, mais navré comme un Titus sacrifiant sa Bérénice aux devoirs de l'empire.

Trouver un paradis dans l'amour d'une femme avec qui, physiquement, l'on s'ébat en pleine nudité sauvage et qui, idéalement, nous mène en un lieu si exotique et retiré qu'il semblerait que la mort ne puisse venir vous y chercher, c'est à ce désir au double aspect — le plus direct et le plus fantasmatique — qu'en moi ce mythe répondait : que cette passion, oasis ou île aussi isolée que celle dont l'hôtesse était Cosmage (au nom parlant comme Céleste, Stella, Sylvaine ou Flore) soit le monde complet où je m'enfermerais, aussi invulnérable qu'un dieu régnant sur son *cosmos !* Utopie, certes, mais à quoi j'ai cru ou fait semblant de croire, m'enfonçant complaisamment dans ce qu'au fond je savais n'être qu'enfantine rêverie dont la teneur idyllique me rassurait. Une rêverie qui, plutôt que l'amour parfait déjà sur la mauvaise pente, en exprimant la nostalgie. Une construction innocemment partisane, qui négligeait le triste dénouement, alors que ma complice — plus conséquente — s'y référait parfois, me reprochant d'être trop sensible à des attraits qui n'étaient pas ceux de Cosmage mais ceux de la « civilisation », cet art et cette poésie modernes auxquels je fus plus avide d'accéder à mesure que notre lien se desserrait et dont elle comprit vite (je présume) qu'ils auraient un jour barre sur elle.

« Macao était un sage, mais le capitaine avait raison » : ainsi, dans l'équivoque, s'achevait le récit. Pourtant, que Macao le sage se rende aux raisons du capitaine, cela — au bout du compte — ne signifiait-il pas que, si la sagesse est louable, il est de dures et solides raisons devant lesquelles elle n'a qu'à s'incliner, de sorte que tout en faisant l'éloge de la vie sans contraintes — celle que ne bride pas le besoin d'être utile ou considéré — c'était à la raison que le conte donnait raison ? Souvent, j'ai pensé à cette moralité hypocritement bourgeoise, sans toutefois l'appliquer à mon propre cas : mes raisons à moi n'étaient pas aussi raisonnablement conformistes que celles-là et n'avaient eu, au demeurant, nulle sagesse — seulement un amour en train de se lasser — à contrebattre.

La Règle du jeu, IV, Frêle bruit, Gallimard, « Pléiade », 2003, p. 848-850.


LOUIS YVERT
BIBLIOGRAPHIE
des écrits de
MICHEL LEIRIS
1924 à 1995
jean michel place

1996